



# LES LYS POURPRES

KARIN HANN

éditions du  
**ROCHER**

ROMAN HISTORIQUE

KARIN HANN

# Les Lys pourpres

 éditions du  
**ROCHER**

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBN : 978-2-268-07489-4

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voile qui encadrait son beau visage, mais fut frappée surtout par l'éclat fauve et inhabituel de ses prunelles. Un seul homme avait ce regard d'ambre, et sa fille en avait hérité. Un flot de tendresse envahit l'ancienne *duchessina*<sup>2</sup>.

– Je suis heureuse de vous rencontrer, dit doucement la dauphine. Il se trouve que j'ai côtoyé votre père à Florence. Il était un ami... très cher de ma tante Clarice de Médicis Strozzi<sup>3</sup>... Paix à son âme, ajouta-t-elle en se signant. Il a tout fait pour nous sauver, en 1527, lorsque la République fut proclamée et que ma famille fut chassée de Florence. J'ai appris ce qui lui était arrivé avec les rebelles. Je vous présente mes condoléances.

Oriane s'inclina de nouveau.

– Merci, Votre Altesse.

– Je me suis laissé dire que le domaine de Vaudricourt n'était point administré par votre frère Édouard, pourtant héritier de votre père, mais par votre oncle qui ne possède ni le titre de duc ni le duché lui-même. Qu'est-ce à dire ?

– Mon frère est à Londres. Il... Il avait des dettes de jeu...

Oriane baissa la voix. Catherine tendit l'oreille et plissa les yeux, signe chez elle qu'elle écoutait attentivement.

– Édouard s'est ruiné... Il a déshonoré notre nom. Mon oncle a payé ses dettes en échange de son exil et a repris le domaine. Quant à moi, j'ai été envoyée au couvent, ce qui a évité de payer ma dot.

– C'est bien ce que je pensais... murmura Catherine pour elle-même.

Elle fit quelques pas, semblant réfléchir, puis releva soudain la tête et planta son regard dans celui de la jeune couventine.

– Cette situation doit vous être bien douloureuse, j'imagine ?

– Cela m'est odieux, Votre Altesse ! Je suis enfermée entre ces quatre murs...

– J’ai moi-même passé plusieurs années au couvent<sup>4</sup>... Cela peut être très difficile, je le sais.

– Ma vie n’a plus aucun sens...

– C’est ce que nous verrons, coupa Catherine avec un air de satisfaction.

Elle marqua un temps.

– Votre franchise me plaît, mademoiselle, et je peux peut-être vous aider.

Oriane joignit ses mains.

– M’aider ? Mais que puis-je espérer de...

– J’ai besoin d’une amie sûre, de quelqu’un en qui je pourrais placer toute ma confiance...

Des bruits de pas se firent entendre dans le couloir : les nonnes partaient à la chapelle chanter vêpres. La dauphine demeura un instant silencieuse, puis reprit :

– Si vous promettez de m’obéir et de me servir fidèlement, je vous aiderai à sortir d’ici.

– Oh, Votre Altesse ! Vous pourriez rendre cela possible ? s’écria la jeune fille.

Catherine tempéra ses ardeurs d’un signe de la main.

– Seriez-vous prête à me suivre à la Cour ?

– À la Cour ? Quitter cet endroit sinistre pour vous suivre ? Et comment !

Subitement, pourtant, l’élan d’Oriane retomba.

– Mais cela est impossible, soupira-t-elle. Je ne puis sortir de ce couvent où l’on m’a mise... Et puis, qu’irais-je faire à la Cour ?

Le visage poupin de l’épouse d’Henri de France s’éclaira enfin d’un vrai sourire.

– La chance tourne toujours, ma petite. Il faut savoir l’attendre, la guetter et surtout la saisir. Vous quitterez ce couvent sur ordre du roi, qui vous nommera sous peu fille

d'honneur de la dauphine de France, j'en fais mon affaire. Je dois bien cela à votre père. Préparez vos effets, d'ici à quelques jours vous entrerez à mon service et cet endroit ne sera plus qu'un mauvais souvenir !

1- Les patenôtres (le mot vient de *Pater noster*) étaient des chapelets et les convenances des flacons, des miroirs ou de petites clés que les femmes attachaient à leur ceinture pour égayer leurs toilettes.

2- Ce fut sa grand-mère paternelle, Alfonsina Orsini, veuve de Pierre de Médicis, qui appelait ainsi affectueusement Catherine, ce qui signifie « petite duchesse », puisqu'elle était la dernière héritière du duché d'Urbino. Ce surnom lui resta.

3- Catherine vécut à Rome en compagnie de ses cousins Alexandre et Hippolyte, sous la garde de sa grand-tante Lucrezia de Médicis, épouse de Jacques Salviati, et de sa tante Clarice, femme de Philippe Strozzi.

4- Au couvent des Murates, à Florence, puis dans une autre institution, au moment du soulèvement de Florence qui renversa les Médicis. Aux Murates, Catherine fut bien traitée et très heureuse. Elle fut par contre assez malmenée dans l'autre couvent, où la mère supérieure avait embrassé la cause des rebelles.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## V

### Château d'Écouen, automne 1538

Situé à une vingtaine de kilomètres au nord de la capitale, le domaine du connétable de Montmorency, imposant château à colonnes dominant la plaine de France, offrait aux regards une demeure déjà confortable<sup>1</sup>.

Or depuis peu, Écouen devenait aussi le lieu privilégié de ses rencontres informelles avec Henri de France, lequel avait prié cette fois la grande sénéchale de bien vouloir l'accompagner. C'est dans un luxe raffiné, mais loin de l'ostentation de la Cour, que le dauphin et sa muse étaient venus chasser dans les forêts giboyeuses qui entouraient le domaine.

Levée comme chaque matin à l'aube, Diane se reposait après dîner<sup>2</sup> et, appuyée sur un coude, relisait depuis plus d'une heure ses livres de compte. Décidément, quelque chose n'allait pas. Ou bien on détournait du bois sur ses terres, ou bien les chiffres étaient erronés. Elle soupira d'agacement et n'entendit pas la porte du cabinet s'ouvrir.

Mais le verrou que l'on poussa la fit se retourner brusquement.

– Henri ! Mais que vous arrive-t-il ? demanda-t-elle en se levant d'un bond. Et pourquoi fermez-vous la porte de la sorte avec cet air de conspirateur ?

Le dauphin avançait vers elle d'un pas assuré, les joues légèrement empourprées par le désir, ce que Diane comprit en une fraction de seconde. Instinctivement, elle recula, et se trouva acculée à sa table de travail.

– Diane...

– ...

– Il y a tellement longtemps que je rêve de cet instant. Captif en Espagne, je n'ai songé qu'à vous... Vous souvenez-vous que l'année de mes douze ans, au tournoi qui avait suivi le couronnement de la reine, j'avais abaissé ma lance devant vous pour porter vos couleurs ? Je vous aimais déjà, Diane...

– Henri... Tout ceci est si... inattendu ! minauda-t-elle.

– Inattendu ? Il me semble, moi, que j'attends cet instant depuis une éternité, souffla-t-il en fondant sur elle pour l'enlacer. Notre ami le connétable nous a fait la grâce de nous réunir en son château...

Avant que Diane n'ait pu répondre, Henri l'étreignit et l'embrassa avec fougue. Puis, la soulevant dans ses bras, il traversa son antichambre, la déposa sur son lit et s'allongea sur elle en glissant fiévreusement sa main sous ses jupes. Diane soupira et pencha la tête en arrière lorsqu'elle sentit Henri la caresser intimement et ses doigts s'immiscer en elle.

Alors, elle répondit à son appel et entreprit de dévêtir son amant. Quand Henri fut nu, tendu de désir, Diane ne put s'empêcher, sous couvert de caresses, d'aller regarder en détail le membre viril du dauphin. Que de fois n'avait-elle pas assisté à son bain lorsqu'il était enfant ! Nommée gouvernante des héritiers de France par la reine Claude qui la tenait en grande estime, elle supervisait tout le quotidien des rejetons royaux. La jeune femme qu'elle était avait pu constater alors la malformation du petit garçon<sup>3</sup>. Certes, les plaisanteries grivoises de la Cour, qui raillait le dauphin et son « vit tort<sup>4</sup> », avaient

cessé depuis qu'Henri avait prouvé sa capacité à enfanter. Mais l'amante que devenait Diane vérifiait aujourd'hui que la croissance du jeune homme n'avait en rien modifié cette singulière tournure congénitale.

Diane poursuivait ses caresses. La vie jouait parfois des tours intéressants... Les choses de l'amour ne l'avaient jamais attirée et elle n'avait certes pas envisagé pouvoir remplacer son époux. Au temps de son mariage, la grande sénéchale avait fait son devoir. L'entente de Brézé et de sa femme était cordiale, ils œuvraient ensemble à la grandeur de leur maison. Mais les rideaux de l'alcôve tirés, Diane subissait les assauts de son vieil époux, comme toute femme respectable et bien mariée se devait de le faire.

Lorsqu'elle fut veuve, elle regretta cette épaule sur laquelle s'appuyer, mais se sentit soulagée de pouvoir s'endormir dans la quiétude de ses fourrures sans plus avoir à craindre d'entendre sa porte s'entrouvrir. Ce jour'hui, la femme de tête qu'elle était devenue embrassait la situation sous un angle moins sentimental que politique : en entrant dans la couche du futur roi, elle entrait dans l'Histoire.

Henri lui avait fait comprendre qu'il l'aimait et la désirait depuis des années. Mais jamais la déesse ne serait tombée de son piédestal pour un duc d'Orléans.

La donne avait changé : Henri était dauphin de France.

Elle serait la duchesse d'Étampes de demain, dirigeant bientôt depuis l'alcôve les affaires de l'État ! Cela valait sans doute qu'elle y sacrifiât son honneur...

En revanche, la prudence était de mise. Puisque Henri avait démontré qu'il n'était pas stérile, il lui faudrait donc, elle, prendre des précautions. Mère de deux filles que lui avait données son vieux mari, elle ne souhaitait pas porter un bâtard, fût-il de France. Cela lui gênerait la taille, ce qui détournerait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

route sera longue, Caterina...

La flamme de la bougie tremblait tandis que résonnaient les paroles du mage.

– Et ce sang... Il ruisselle maintenant sur tes cuisses, c'est celui de tes menstrues... Non ! Ce n'est pas ça, c'est le sang de ton accouchement ! Caterina, tu seras mère !

La main de Gabriello serra celle de Catherine si fortement que la jeune femme poussa un gémissement. L'astrologue se tut, puis referma lentement les yeux. Un instant après, il les rouvrit et, ayant retrouvé sa voix, demanda doucement à Catherine de bien vouloir à présent le laisser se reposer.

La dauphine se leva et fut frappée de voir, à la lueur de la chandelle, combien le visage de Gabriello s'était creusé.

Sans un mot, elle sortit.

Simeoni, épuisé, avait déjà refermé les yeux.

Elle ne vit pas les larmes qui coulaient sur ses joues.

[1](#)- Je suis si heureux de te revoir !

[2](#)- Gabriello Simeoni est né à Florence en 1509 (il meurt à Turin en 1575). Humaniste, écrivain de langue française, italienne, latine, il était aussi historien et astrologue. Il jouissait auprès de ses contemporains d'un prestige certain lié à ses connaissances nombreuses et à ses prédictions.

## VIII

### Château de Fontainebleau, mars 1539

Les heures de l'après-dîner<sup>1</sup> étant les moins froides, Catherine et Oriane partirent faire une promenade. Le printemps plein de promesses colorait déjà le parc, et les bourgeons gonflés de sève témoignaient d'une énergie nouvelle après un hiver glacé. On avait entrepris de prolonger et de surélever d'un étage l'aile du château jusqu'au pavillon des Poêles, destiné au roi, ainsi appelé car il était chauffé. Devant la façade sud de ce pavillon, à l'alignement de l'aile, un portique couvert en terrasse, la galerie basse, au bord de l'eau, était un espace magnifique, monumentalisé par vingt colonnes portant une voûte de pierre de taille à caissons. Elle servait de passage, grâce à un petit pont dressé à son angle sud-ouest, entre la cour des cuisines et le « jardin clos de l'étang », qui permettait d'atteindre le jardin, où les attendaient leurs chevaux, sans passer par la basse-cour. Le palefrenier avança l'escabelle, et les deux femmes s'installèrent sur leurs montures avant de prendre la direction du sous-bois.

La dauphine et sa dame d'honneur, enveloppées dans des capes de laine doublées de fourrure, cheminaient au pas. Le pied gauche à l'étrier et le droit replié sur la corne de l'arçon, Oriane se tenait fièrement en selle, montant en amazone comme sa future souveraine, laquelle lui avait demandé de se familiariser à

cet exercice, souhaitant la voir à ses côtés suivre les chasses du roi. Toutes deux avaient adopté une sorte de chausse de tissu fin<sup>2</sup> destinée à protéger leur intimité des regards éventuels lors de la monte.

– Vous me paraissez bien lasse, madame ! Y a-t-il une chose que je puisse faire pour vous être agréable ?

– Je vais très bien, ne vous inquiétez pas de ma santé. Mais je dois vous parler.

– Je suis tout ouïe, Votre Altesse...

Le château qui s'éloignait découpait ses lignes harmonieuses sur un ciel azur dénué de tout nuage. Elles s'engagèrent dans une grande allée cavalière où se déclinaient déjà toutes les nuances de vert.

– Oriane, lorsque je suis venue vous chercher en votre couvent, je vous ai dit que j'avais besoin auprès de moi d'une amie fidèle à la Cour...

Catherine marqua un temps, comme s'il lui fallait mettre de l'ordre dans ses idées.

– Je suis arrivée de mon pays avec ma suite, il est vrai, reprit-elle, mais la mort subite du dauphin François et les soupçons qui ont pesé sur le comte de Montecucculi<sup>3</sup> ont occasionné le renvoi de plusieurs personnes, et il m'arrive aujourd'hui de me sentir bien seule...

– Si je puis faire quelque chose pour vous être agréable... Je vous suis tellement reconnaissante de m'avoir sortie de ma prison !

Catherine s'arrêta et considéra la jeune fille.

– Vous le pouvez, lâcha-t-elle. Suivez-moi.

Les deux femmes bifurquèrent au détour d'une allée pour faire halte dans un bosquet de verdure, à l'abri des regards et des oreilles indiscrètes. Là, Catherine se laissa choir de sa monture et invita sa protégée à s'asseoir sur un banc. Le vent se levait. La

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## XI

Chambord, mai 1539

Les veneurs avaient remplacé les fauconniers : les oiseaux étaient à la mue. Avec le mois de mai reparaisait l'époque de courre le cerf, ce dont le roi raffolait. Toujours accompagné de sa belle-fille lancée au grand galop en amazone sur son destrier, François goûtait ce sentiment de force et de liberté que seule la chasse savait lui procurer. L'appétit aiguisé par leur interminable course dans les belles forêts de Chambord, le roi et la dauphine revenaient des écuries, accompagnés des grands seigneurs et de quelques dames.

– Je gage que nous allons faire bonne chère, ma bru ! Ce grand air ouvre l'appétit !

– Je crois, sire mon père, avoir reconnu, avant notre départ, le fumet des terrines de chevreuil !

– Voilà qui me réjouit ! Allons, pressons, mes seigneurs ! Après cet exercice, il faut nous sustenter ! Vous en profiterez pour me présenter, ma mie, votre nouvelle dame de compagnie, que l'on dit fort belle ! Je vous ai vues toutes deux à cheval la semaine passée, mais je n'ai pu distinguer ses traits à cause de son masque<sup>1</sup>.

– Si c'est d'Oriane de Vaudricourt dont il s'agit, sire mon père, je me ferai un plaisir de vous la faire connaître ce tantôt.

– Le plaisir sera pour moi, ma fille. Ma Cour est un jardin dont chaque femme est une fleur\*...

Le roi s'interrompit, voyant arriver la duchesse d'Étampes qui n'avait point suivi la chasse et venait au-devant de son amant dans une splendide toilette de soie prune rebrodée de fil d'or et de perles. Connaissant la jalousie légendaire de sa maîtresse, François s'abstint de poursuivre le sujet, et c'est avec un baisemain appuyé qu'il accueillit sa belle.

– Que vous voilà crotté, sire ! s'exclama-t-elle.

– Certes, madame, et c'est la preuve de notre courage, car nous avons dû traverser des rus en crue et nous enfoncer parfois dans la vase pour ne point lâcher l'animal !

La duchesse offrit son plus beau sourire :

– Je gage que vous avez été vainqueur !

– Je m'enorgueillis d'être en effet venu à bout de ce huit-cors après deux passages d'eau<sup>2</sup>. Le coquin accumulait les ruses<sup>3</sup>, mais la meute est vaillante ! Ah, morbleu, ce fut une belle matinée !

La duchesse d'Étampes faisait mine d'être absorbée par la tâche consistant à dépoussiérer le pourpoint du roi, ignorant ostensiblement la présence de la dauphine, à qui le protocole lui imposait pourtant de faire la révérence. Catherine se détacha du groupe et s'adressa à elle d'une voix douce en plantant son regard dans le sien :

– C'est fort aimable à vous d'être venue à notre rencontre en prenant ainsi le risque de gâter vos atours, duchesse !

Anne esquissa une révérence de mauvaise grâce.

– Tout ce que je fais pour mon roi n'est point effort mais plaisir, madame, répartit-elle, roide.

– Cela nous fait un point en commun, sourit Catherine d'un air innocent en regardant le roi.

– Voyez comme je suis chanceux, constata le monarque. Les dames de ma Cour ne songent qu'à vouloir me plaire !

Anne pinça les lèvres en retroussant son joli petit nez, signe chez elle d'un agacement. Catherine, à qui rien n'avait échappé, demeurait placide, comme s'il s'agissait d'une conversation de salon. Mais son instinct lui dictait de se défier dorénavant de la duchesse. Elle n'avait plus en elle une alliée. Ainsi donc Anne de Pisseleu avait-elle gagné le clan de ceux qui souhaitaient la voir quitter la Cour et être dé mariée du dauphin...

Ce changement de situation laissait la jeune femme songeuse. Elle n'ignorait rien de la haine violente que se vouaient la grande sénéchale et la duchesse d'Étampes et, jusqu'alors, cette dernière lui faisait, à elle, plutôt bonne figure.

Alors ? Que s'était-il passé qui motivait ce revirement chez Anne ? Catherine était tentée d'y déceler la preuve d'une évolution dans le statut de Diane. Tant que Catherine et Diane occupaient une position équilibrée auprès d'Henri, la duchesse marquait sa préférence pour Catherine. Mais si Diane devenait toute-puissante, soutenir Catherine ne lui servait plus à rien...

Et c'est avec cette pensée bien amère que la dauphine s'installa à table, où l'on servit des tourtes d'écrevisse et du chapon braisé, du brochet au verjus et des pintades au lard.

Mais Catherine avait l'appétit coupé.

Elle ne fit guère honneur aux venaisons qui suivirent et toucha à peine au gigot d'agneau. Tout juste accepta-t-elle quelques cuillers de crème au miel avec un verre de vin d'Hypocras. Elle fit bonne figure au roi et sourit à chacun. Mais au fond d'elle s'insinuait un sombre pressentiment. Il fallait vraiment qu'Oriane l'aidât à découvrir ce qui se tramait entre la grande sénéchale et le dauphin son époux. Tous deux étaient à Écouen et Catherine se torturait pour savoir ce qui se passait réellement dans la demeure du connétable...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Vêtue d'une robe de soie feuille morte de la même couleur que ses prunelles, ses cheveux de miel savamment tressés retenus par des perles, la taille très serrée d'où descendait une chaîne précieuse, Oriane était ravissante. Le roi François ne s'y trompait pas et la regardait à la dérobée, prenant soin de ne pas être vu de la duchesse d'Étampes.

Quel ne fut pas l'étonnement d'Oriane, alors qu'elle tentait désespérément de trouver le courage de faire un pas, de voir arriver vers elle Marc du Plessis de Saint-Herray, traînant presque les pieds, visiblement d'humeur maussade.

– Quelle surprise de vous croiser ici, mademoiselle de Vaudricourt, voici une fort jolie toilette pour une couventine ! lâcha-t-il, peu aimable.

Oriane sentit immédiatement que son appréhension faisait place à la colère.

– La vie réserve bien des surprises, bonnes ou mauvaises, messire, rétorqua-t-elle en plantant son regard dans le sien.

Catherine ne perdait pas de vue sa dame d'honneur et, même si elle ne pouvait entendre un mot de ce qu'elle disait à son compagnon, il lui semblait que l'échange entre les deux jeunes gens était plutôt vif.

– Il est vrai. Et preuve est faite que l'on peut vraiment croiser n'importe qui à la Cour... renchérit-il, féroce.

– Je n'en disconviens pas, même des gens indésirables... grinça-t-elle.

Marc partit d'un grand rire, ce qui rassura la dauphine. Oriane était-elle en train de parvenir à sympathiser avec son compagnon ?

– De grâce, ma mie, trouvez un autre mot que celui d'*indésirable* en ce qui me concerne !

Il ajouta plus bas, ne pouvant être entendu que d'elle seule :

– Il fut un temps où vous me désiriez, l’auriez-vous déjà oublié ?

Oriane était hors d’elle.

– En effet, messire. Mon cœur a bel et bien chassé tout cela et mon esprit lui-même peine à s’en ressouvenir. Maintenant veuillez m’excuser, je me dois à madame la dauphine.

Sans laisser à Marc le temps de répondre, elle tourna les talons pour se diriger vers Catherine, tandis que les musiciens attaquaient une volte, danse qui ravissait les dames.

L’épouse d’Henri accueillit joyeusement la jeune fille.

– Je vous félicite, lui dit-elle. J’ai vu que vous l’aviez fait rire... et qu’il vous avait même murmuré quelque chose à l’oreille. Cela semble de bon augure !

– Assurément, Votre Altesse, assurément, bredouilla Oriane.

– Je savais que vous parviendriez à le séduire ! On ne peut rester insensible à vos charmes et même le roi François vous dévore des yeux ! Je suis sûre que vous obtiendrez très vite ce que j’attends.

– Votre confiance m’honore, Votre Altesse, parvint à articuler Oriane.

Elle aurait tout donné pour pouvoir se retirer en ses appartements et disparaître sous l’édredon de son alcôve. Là, et seulement là, elle aurait pu donner libre cours aux larmes qu’elle refoulait.

<sup>1</sup>- Des placards contre la messe furent affichés à Amboise jusque sur la porte de la chambre du roi, ainsi que dans divers villes de France. Le roi, furieux de cette provocation, poursuivit les hérétiques, dont plusieurs furent brûlés.

<sup>2</sup>- Un grand bal eut lieu le 9 décembre à Amboise.

<sup>3</sup>- Caché.

<sup>4</sup>- À l’époque, on n’utilisait pas encore des assiettes, mais des tranches de pain sur lesquelles on déposait des mets et que l’on finissait par manger. De même, les soupes, potages et crèmes étaient « saucés » avec des morceaux de pain jusqu’à la dernière bouchée.

5- Gâteau rond et très moelleux au fromage blanc originaire du Poitou. Sa cuisson particulière lui donne une croûte très noire sur le dessus.

6- Les danses à la mode au début du règne de François I<sup>er</sup> étaient la pavane et le branle. La première était une danse lente et grave où les hommes pouvaient évoluer sans quitter la cape et l'épée. Le branle était d'un rythme plus vif, semblable à un cotillon. Vers la fin du règne de François I<sup>er</sup> se répandit la vogue de nouvelles danses venues d'Italie : la volte, la courante, la gaillarde, la fissaie ou fissaigne. Elles obligeaient à des mouvements rapides que certains jugeaient indécents : les femmes répliquèrent en inventant des ceintures et des caleçons spéciaux qui leur permettaient d'évoluer sans choquer la pudeur (cf. *La vie quotidienne dans les châteaux de la Loire au temps de la Renaissance*, Ivan Cloulas, p. 188) !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Vous appelez hasard le fait de me surveiller depuis les fenêtres du salon attenant à la grande galerie et de vous trouver ensuite précisément aux écuries quand je reviens ?

Marc pesta intérieurement.

Perspicace.

Elle n'avait pas changé.

Comment avait-elle pu l'apercevoir, alors qu'il se tenait en retrait derrière les rideaux ? Peut-être avait-elle aussi de son côté fait en sorte de savoir où il était... Cette pensée lui fit chaud au cœur.

– Vous avez gagné, Oriane, dit-il d'une voix un peu voilée. Je souhaitais vous revoir en effet, souffla-t-il en écartant de son front la petite mèche qui s'y était collée.

La jeune femme leva les yeux, surprise, et leurs regards se croisèrent intensément pour la première fois depuis qu'ils s'étaient retrouvés. En une seconde, Marc se pencha vers elle et l'enlaça avant de l'embrasser fougueusement, goûtant de nouveau ce bonheur infini de la sentir à lui. Les jambes de la jeune femme fléchirent, elle s'arqua contre lui, répondant à son baiser avec ardeur. Marc s'enhardit et promena sa main sur son dos, la caressant doucement.

Mais soudain, le charme fut rompu ; elle se débattit pour se dégager de cette étreinte et le gifla. Le cheval fit un écart et Marc faillit perdre l'équilibre.

– Oriane, bon sang ! Mais qu'avez-vous ?

– Si vous pensez qu'il vous suffit de venir m'attendre à l'écurie pour me renverser dans le foin comme une fille de ferme, vous faites fausse route, monsieur de Saint-Herray ! Partez d'ici !

– Mais enfin...

– Partez, vous dis-je !

Elle semblait hors d'elle. De peur que l'on n'entende ces éclats de voix et que l'on ne vienne, Marc s'exécuta et tourna les talons sans un mot. Oriane le vit s'éloigner, sa haute silhouette s'encadrant à contre-jour dans la porte ouverte de l'écurie, et s'appuya un instant contre sa monture en fermant les yeux pour reprendre ses esprits. Que cherchait-il ? Voulait-il encore s'amuser d'elle ? Ne lui avait-il pas déjà une fois broyé le cœur ? Fallait-il encore qu'il la poursuive ? Elle respira à pleins poumons et se ressaisit. Peut-être avait-il tout simplement obéi à une envie soudaine et irraisonnée. Il lui faudrait être plus prudente la prochaine fois. Car si elle entendait obtenir de lui les renseignements qu'exigeait la dauphine, elle ne voulait plus souffrir les mêmes tourments...

Elle prit la bride de son cheval pour l'accompagner jusqu'au garçon d'écurie qui arrivait afin de prendre l'animal en charge et le bouchonner. Elle lui sourit gentiment avant de distinguer dans la paille, sur le côté droit de l'allée, un petit carré de couleur blanche. Elle s'avança pour le ramasser. Il s'agissait d'un billet, qu'elle déplia promptement. Elle parcourut les premières lignes en étouffant un cri :

Voici vraiment qu'Amour un beau matin  
S'en vint m'offrir fleurette très gentille  
Car, voyez-vous, fleurette si gentille  
Était garçon frais, et dispos et jeunet  
Ains<sup>3</sup>, tremblotante et détournant les yeux,  
« Nenni », disais-je. « Ah ! Ne soyez déçue ! »  
Reprit l'Amour et soudain à ma vue  
Va présentant un laurier merveilleux.  
« Mieux vaut », lui dis-je, « être sage que reine. »  
Ains me sentis et frémir et trembler.  
Diane faillit<sup>4</sup> et comprenez sans peine  
Duquel matin je prétends reparler<sup>5</sup>...

« *Mon aimé,*

*Je confie au comte de Saint-Herray ces quelques vers composés à votre intention en souvenir de ce matin lumineux à Écouen où je fus toute à vous pour la première fois. Il vous remettra ce billet, ainsi qu'une petite fiole de cet onguent que l'on me fabrique à Anet et dont vous goûtez tant la fragrance sur ma peau. Elle adoucira, à Dieu ne plaise, notre courte séparation.*

*D. »*

La jeune fille relut une nouvelle fois le billet. Elle n'en croyait pas ses yeux.

La preuve.

Elle détenait la preuve de l'infortune conjugale de la dauphine. Le billet était sans doute tombé du pourpoint du jeune homme lorsqu'elle l'avait bousculé pour interrompre leur baiser.

Oriane le glissa dans son aumônière en chantonnant et sortit d'un pas léger des écuries. Elle se dirigea vers ses appartements pour changer de toilette et s'apprêter un peu avant de se rendre chez la dauphine lui faire part de sa découverte.

\*

– Cette femme est un serpent, vous dis-je ! Et elle a presque tout pouvoir sur mon père !

Assise en contre-jour sur le banc de pierre adossé à la fenêtre, sur lequel on avait disposé des carreaux<sup>6</sup> de velours, Catherine écoutait son époux en silence, les mains croisées. Henri ne décolérait pas, la présence d'Anne de Pisseleu lui étant chaque jour plus insupportable.

– Et je sais qu'elle tourne le roi contre moi ! Elle me hait !

– Peut-être vous laissez-vous emporter par votre courroux. Mme d'Étampes n'est certes pas de vos amis, mais de là à vous haïr...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Catherine s'allongea à plat ventre et colla son œil au trou du plancher.

– Ils viennent d'entrer... Henri est déjà vers elle et la couvre de baisers...

– ...

– Il a l'air d'avoir faim d'elle, car elle est déjà en chemise et... Oh !

– Qu'y a-t-il, Votre Altesse ?

– Ils sont tombés du lit, cela les fait rire... Ils ont l'air... si heureux !

Oriane alla s'asseoir au coin du feu, pressentant que la soirée allait être longue. Catherine, toujours à plat ventre, commentait l'intimité des deux amants en ne gardant pour elle que ce qui aurait pu vraiment choquer la pudeur d'une jeune fille ou la bienséance.

Les minutes s'égrenaient.

Chaque mot de la dauphine renvoyait Oriane à des souvenirs précis qu'elle avait voulu enfouir et qui s'imposaient à elle avec une force inouïe. Elle fixait les flammes qui dansaient devant ses yeux, tandis qu'un beau visage, impérieux et volontaire, se dessinait à elle. Elle sentait bien que Catherine ne lui disait pas tout et passait sous silence les détails par trop intimes. Mais Oriane les devinait, se les remémorait. Dix fois, cent fois, mille fois, elle les avait revécus dans ses songes avec la même poignante intensité.

– Ah, mon Dieu, gémit Catherine.

– Madame, dit Oriane, vous devriez cesser de vous torturer ainsi ! Ce n'est pas bon pour vous.

– Vous avez raison, chère petite. Vous êtes bien heureuse que d'ignorer cette douleur d'être trahie...

Oriane la fixa intensément, puis tourna la tête. Elle eût tellement aimé, en effet, ne pas savoir ce qu'était la trahison...

hélas !

Enfin, Catherine se releva. Elle paraissait émue, mais comme apaisée.

– Il faut reconnaître que Diane est vraiment très belle, murmura-t-elle. Je pensais voir une vieille femme aux chairs flasques, je viens de découvrir une déesse aux jambes interminables et musclées, à la peau d’albâtre et aux seins très fermes...

– Madame !

– Vous semblez bouleversée, ma chère Oriane ! Peut-être n’aurais-je pas dû vous demander d’être à mes côtés ce soir, vous qui êtes encore si innocente !

– Non, non, ne craignez rien, se défendit Oriane. Cela me fait juste peine de vous voir dans les affres...

– Certes, mais cela fut très instructif. Je me promets de mettre toutes ces choses en pratique dès que mon époux daignera me visiter. Vous savez, il est cruel d’être délaissée, mais il est plus humiliant encore que ce soit pour une femme de vingt années de plus que vous ! Au fond, avoir pu apprécier la beauté de Diane me fait appréhender les choses un peu autrement, même s’il m’en coûte de devoir partager celui que j’ai épousé !

– Je pense que n’importe quelle dauphine eût été contrainte de le partager, Altesse. Monseigneur aime Mme de Poitiers depuis l’enfance !

– Vous avez sans doute raison... Cependant, une femme jeune avec des appâts qui, hélas, me font défaut, aurait peut-être pu le détourner de ce tendre élan... Enfin, n’y pensons plus ! Il me faut surtout aujourd’hui user de tous les subterfuges pour qu’Henri remplisse auprès de moi ses devoirs. Je n’ai aucune chance d’être grosse si toutes ses nuits sont à Mme de Poitiers !

Oriane réprima un bâillement.

– Mais allez vous coucher, ma fille, vous tombez de sommeil. Prenez cette chandelle et dites à Marie de vous raccompagner à vos appartements. En partant, envoyez-moi Mathilde. Je vous souhaite le bonsoir.

La jeune fille ne se fit pas prier. Elle trouva encore un peu de force pour faire sa révérence et disparut dans la pénombre du château endormi.

1- Ces deux personnes ne quittaient guère le roi François, et il nous est parvenu nombre de récits sur leurs farces et leurs facéties.

2- Cette scène est authentique. Plusieurs historiens s'en sont fait l'écho.

3- « Son cousin Hippolyte, de huit ans son aîné, [...] fut le premier à faire battre son cœur. [...] Il tenait un charme incontestable que son habit de cardinal ne parvenait point à émousser. Son portrait par Titien témoigne de son élégance et de la beauté de ses traits. Le jeune homme était en outre poète et musicien, habile cavalier, grand seigneur fastueux et malheureux d'être d'Église. Catherine l'admirait et l'aimait. On ne sait s'il rendit à la fillette de douze ans l'amour innocent que celle-ci lui portait. Les chroniqueurs les moins romantiques affirment qu'il ne voyait en Catherine qu'un moyen lui permettant – vœux ecclésiastiques rompus et mariage accompli – de s'imposer à Florence face à Alexandre. Le projet n'était pas du goût du pape. Clément VII s'empressa de nommer Hippolyte légat dans la lointaine Hongrie. Catherine perdit son prince charmant et commença à s'endurcir le cœur » (*Catherine de Médicis*, Jean-François Solnon, p. 24).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Catherine se leva et marcha dans la pièce. Elle reprit un nouveau massépain et tendit l'assiette à sa dame d'honneur. Oriane la regardait, grignotant son biscuit, les genoux repliés sous elle, dans une position bien peu protocolaire devant la dauphine de France. Mais elle n'aurait manqué pour rien au monde ces discussions avec la jeune Italienne érudite et clairvoyante, qui l'aidait à comprendre les rouages de la Cour et l'instruisait de toutes sortes de choses, mathématiques, sciences de la nature, poésie, astronomie, médecine...

– Notre roi est aussi avisé lorsqu'il s'agit d'architecture que soumis à ses sens dans le domaine amoureux, reprit Catherine. Ces deux femmes sont deux ensorceleuses et, par malheur, la chair des Valois est faible. François ne peut se passer d'Anne, et j'ai bien peur que les choses ne changent guère lors du prochain règne, car mon époux ne jure que par Mme de Poitiers...

– La duchesse d'Étampes a pourtant de nombreuses fois été accusée de tromper le roi... s'indigna Oriane.

– Et c'est pure vérité ! Le roi a même trouvé un jour le jeune Christian de Nançay dans le lit de sa maîtresse, car la demoiselle Renée des Colliers, postée dans le couloir et chargée de faire le guet, s'était par mégarde endormie. Eh bien, croyez-le si vous voulez, le roi a fait semblant de ne pas reconnaître sa belle Anne, car il lui aurait fallu la répudier ! Voyez comme elle le tient !

Oriane pouffa de rire.

– Mon Dieu que tout cela est drôle ! Je m'imagine la tête de la duchesse d'Étampes ! Et qu'est-il advenu de son compagnon ?

– Le roi l'a vertement tancé d'oser mignoter *une des dames de Mme d'Étampes* dans son propre appartement et l'a purement et simplement fait jeter en prison\* !

– Il est vrai qu'il y avait crime de lèse-majesté ! renchérit Oriane, au comble de la joie.

Les deux femmes devisèrent ainsi un long moment, et la soirée était fort avancée lorsque, une chandelle à la main, Oriane regagna ses appartements situés non loin de ceux de la dauphine.

Elle n'avait pas fait cinq pas dans le couloir qu'elle entendit des rires. Lentement, à pas mesurés, elle s'approcha. Ces bruits provenaient des appartements du dauphin. La jeune femme colla son oreille à la porte de l'antichambre et, reconnaissant la voix de Mme de Poitiers, qui se rapprochait, comprit que la porte allait s'ouvrir. Promptement, elle recula pour se cacher derrière les lourds rideaux de velours, non sans avoir soufflé sa chandelle.

La porte s'entrebâilla en effet, et la jeune femme vit Diane sortir tout d'abord, puis Henri.

– Allez, mon ami ! chuchota-t-elle. Je vous promets des heures délicieuses demain !

– Mais ma mie, nous sommes déjà demain ! Je vous en prie...

– Non, une promesse est une promesse. Allez ! insista-t-elle en lui désignant du menton les portes des appartements de la dauphine.

Henri soupira et frappa de petits coups secs sur l'huis. Quelques secondes plus tard, une servante ensommeillée ouvrit la porte. Reconnaisant le dauphin, elle se réveilla tout à fait, fit une révérence et s'effaça pour le laisser entrer.

Dans le couloir, Diane s'éloignait déjà vers l'escalier.

Dès que la galerie fut de nouveau sombre, Oriane sortit de sa cachette et demeura un instant immobile, attendant que le silence revienne.

Elle soupira tristement. Le sort de la dauphine n'était décidément pas enviable.

– Que diable faites-vous ici, en chemise, à cette heure avancée de la nuit ?

La jeune femme sursauta. Elle ne connaissait que trop bien cette voix.

– Mais... Et vous ? repartit-elle, surprise.

Marc leva un sourcil.

– Serait-ce trop vous demander que de savoir pourquoi je vous vois en cette tenue plus que légère devant les appartements de monseigneur ? Est-ce donc cela le but que vous poursuivez ?

– Le... Comment ? s'écria-t-elle, scandalisée.

– Vous avez lu vous-même le billet que j'ai malencontreusement perdu : vous savez pourtant que la place est prise ! lâcha-t-il, amer.

– Mais vous perdez la raison ! Vous m'accusez de vouloir séduire le dauphin ?

Oriane était hors d'elle.

Marc, blême, ne décolérait pas.

– Ainsi, vous voulez bien renoncer à votre vocation, mais seulement si le sacrifice en vaut vraiment la peine !

– Mais vous êtes fou ! Et cessez d'évoquer ma vocation, je vous prie, vous moins que tout autre avez le droit de m'en entretenir ! rugit-elle. Je viens de chez madame la dauphine qui m'a fait mander, car elle ne parvenait pas à dormir ! Et puis d'ailleurs, je ne vois même pas pourquoi je prends la peine de vous raconter tout cela, puisque je n'ai aucun compte à vous rendre ! Bonsoir messire !

Sans lui laisser le temps de dire un mot, elle tourna précipitamment les talons et se dirigea vers ses appartements. En deux enjambées, Marc fut sur elle et lui attrapa le bras.

– Je n'en ai pas fini avec vous !

– Moi, si ! Et lâchez-moi ! Vous me faites mal !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Anne de Montmorency, qui avait tant œuvré pour le rapprochement des deux souverains, se trouvait dans une position délicate. On ne savait ce qui l'emporterait de l'amitié que lui portait le roi ou de la haine que lui vouait la duchesse. L'atmosphère à la Cour devenait irrespirable.

– J'aurais dû savoir qu'avec ce fourbe il ne pouvait s'agir que d'un marché de dupes ! tempêta le roi.

– Mais mon ami, votre vigilance et votre grand sens politique ont été endormis par le fait que tout cela se faisait par l'entremise de quelqu'un en qui vous aviez toute confiance... Ce n'est pas vous, mais le connétable qui aurait dû peut-être prendre plus de garanties. Il y a là un réel manquement !

– Vous avez sans doute raison, ma mie, concéda le roi, dont l'orgueil était blessé, mais enfin l'empereur lui-même m'avait assuré de ses bons sentiments...

– Et qui vous dit que Montmorency ne lui promettait pas aussi dans votre dos des choses que la France n'aurait pas pu tenir ensuite ?

– Je connais Anne depuis l'enfance, il ne trahirait jamais son roi.

– Et comment appelez-vous la situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui par sa faute ?

– Ah, j'enrage ! lança François en assénant un coup de poing dans un carreau de velours posé sur un coffre de bois sculpté.

– Vous savez combien il m'est pénible de devoir vous blesser, mais je vous aime de tout mon cœur et si je ne suis pas sincère avec vous, qui le sera ? minauda la duchesse. Il faut pourtant regarder les choses en face...

– Qu'est-ce à dire ? grogna François.

– Le connétable est certes un de vos amis d'enfance, mais ces dernières années, il s'est davantage rapproché de votre fils. Or,

depuis la maladie du dauphin, vous n'ignorez plus, je pense, les liens qui unissent Henri à Mme de Poitiers.

– Et puis ?

– Eh bien, je sais que ce genre de choses n'intéresse guère la gent masculine, susurra-t-elle, mais il se trouve que Mme de Poitiers me jalouse terriblement. Elle me hait même, car je suis bien plus jeune et plus jolie qu'elle... expliqua Anne d'une voix douce en lissant sa belle chevelure cascadant sur ses épaules, dénouée par sa nuit d'amour avec le roi.

– Ma mie, je vous accorde que votre beauté surpasse sans conteste celle des autres femmes de cette Cour, mais je ne vois pas très bien le rapport avec le connétable de Bourbon ! s'agaça François.

Anne écarta prestement draps et fourrures, laissant apparaître son beau corps d'albâtre. Frissonnante, elle se leva, les seins durcis par le froid, et se précipita dans les bras de François qui referma sur elle les grandes manches tombantes de sa robe d'intérieur en velours bleu de nuit.

– Naïf que vous êtes ! Pensez-vous que l'on puisse aujourd'hui déceimment et en toute honnêteté servir fidèlement à la fois le roi et le dauphin, que tout oppose dans cette Cour ?

– Mais, je...

– Nenni !

Elle se serra contre lui jusqu'à sentir qu'elle le troublait.

– Vous êtes un homme trop plein de bonté pour percevoir la noirceur des hommes... Et c'est pour cela que je vous aime tant... ajouta-t-elle le souffle court, la bouche entrouverte, embrassant son visage, comme si une vague de désir lui faisait perdre la tête.

– Ma mie, ma mie, haleta François, que ferais-je sans vous ? dit-il d'une voix altérée en empoignant ses fesses.

– Vous n’êtes pas sans moi, souffla-t-elle. Je suis toute à vous...

François la souleva comme un fétu de paille et l’emmena sur le lit.

Anne sut qu’elle avait gagné.

Le connétable serait désavoué.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Vers quelle heure Mlle de Vaudricourt a-t-elle quitté les écuries ? demanda Saint-Herray d’une voix blanche.

Catherine l’observait. Cet homme était épris, à n’en pas douter.

– En début d’après-midi, je crois, monsieur.

– Très bien, laissez-nous, intervint Catherine.

Dès qu’ils furent seuls, Saint-Herray manifesta une grande nervosité. Il ne pouvait se soustraire à cet entretien souhaité par la dauphine, mais mourait de partir à la recherche d’Oriane. La nuit tombait vite, l’hiver était glacé. La jeune femme n’y survivrait peut-être pas.

– Je ne comprends vraiment pas ce qu’il lui a pris de partir à cheval dans son état, dit la dauphine, marchant de long en large en se tordant les mains.

– Pardonnez-moi, madame, mais de quel état parlez-vous ?

Devant l’urgence de la situation, Catherine décida que le temps n’était plus aux discussions de salon.

– C’est la raison pour laquelle je vous ai fait venir, monsieur de Saint-Herray, lâcha-t-elle en le regardant droit dans les yeux. Mlle de Vaudricourt est enceinte de vos œuvres !

– O... Oriane, enceinte ?

– Parfaitement. De quelques mois. Mais vous devez savoir de quand date tout cela, je suppose.

Saint-Herray paraissait assommé.

– En ce cas, madame, puis-je solliciter de votre part l’autorisation de me retirer, afin de me joindre à tous ces gens qui la recherchent. Ma place est avec eux, vous le comprendrez.

– Faites, mon ami, faites, et n’oubliez surtout pas de m’envoyer quelqu’un dès qu’on l’aura retrouvée !

– Ce sera fait, madame, comptez sur moi, dit-il en s’en allant.

– Monsieur de Saint-Herray !

– Votre Altesse ?

– Oriane aime particulièrement le petit bois qui est derrière l'étang. Pensez-y et ramenez-la moi saine et sauve ! dit la dauphine d'une voix que trahissait l'émotion.

Demeurée seule, Catherine, dévorée d'angoisse, se retira dans ses appartements et s'abîma en prières dans son oratoire.

\*

Le vent s'était levé et le froid saisit Marc lorsqu'il passa la porte. Il se dirigea en courant vers les écuries, sella son cheval et partit au galop vers l'endroit que lui avait indiqué Catherine. Le jour déclinait, mais l'on y voyait encore, et le jeune homme croisa à maintes reprises des paysans munis de torches, qui avançaient dans les bois. Tout le monde recherchait la demoiselle. Il fallait impérativement la retrouver avant la nuit. Marc accéléra pour déboucher dans la clairière où Oriane l'avait naguère prié de la rejoindre, afin de lui remettre le billet de Diane. L'endroit était désert. Les roseaux, prisonniers de la glace, craquaient sous le vent. Le long croassement d'un corbeau se fit entendre dans le soir et Marc força l'allure.

Oriane.

Depuis quand savait-elle qu'elle portait cet enfant ? Combien de nuits sans sommeil avait-elle passé à songer à son malheur ? Pourquoi diable ne le lui avait-elle pas fait savoir ? Il avait été assez longtemps absent après cette fameuse nuit et l'attitude glacée de la jeune femme aux lendemains de leurs ébats avait froissé son orgueil. Aussi, quand Henri l'avait envoyé à Anet en éclaireur pour donner toutes les instructions relatives à l'arrivée du dauphin et de la grande sénéchale, le comte avait préféré ne pas aller la saluer avant son départ. Et aujourd'hui, elle n'était

peut-être plus de ce monde... À cette seule pensée, le sang de Marc se glaça. Ce n'était pas possible...

Soudain, le jeune homme remarqua une trouée dans le feuillage, comme des branches que l'on aurait cassées. Cela pouvait être une harde de sangliers, un grand cerf traqué par la meute ou... un cheval fou qui cherche à s'échapper. Saint-Herray fit volter son étalon et s'enfonça dans le sous-bois. Il lui fallait faire vite, le jour baissait dangereusement. Les branchages l'empêchaient de progresser facilement, il devait se coucher sur l'encolure pour ne pas être griffé par les ronces. Alors qu'il allait déboucher vers le petit étang que lui avait signalé Catherine, qu'il avait atteint par un raccourci en le contournant, il perçut un gémissement et immobilisa sa monture pour mieux écouter. Comme s'il avait compris ce que son maître attendait de lui, son étalon baissait les oreilles, écoutant lui aussi les frémissements de la forêt.

Plus rien.

Le silence oppressant et juste le vent dans les ramures.

Marc commençait à se décourager, lorsqu'il entendit quelqu'un gémir de nouveau. Il tendit l'oreille et remit sa monture lentement au pas, dans la direction qui lui semblait la bonne. Comme le murmure s'était encore éteint, il appela.

Une plainte monta alors des taillis qui lui faisaient face. En une seconde, il fut à terre et découvrit une forme noire, allongée sur le sol. Il distingua une chevelure blonde dans la pénombre, sous un escoffion tout déchiré.

Il se précipita pour prendre la jeune femme dans ses bras. Elle était glacée.

– Oriane, parle-moi, c'est Marc !

La blessée gémissait, ne paraissant pas entendre ce qu'on lui disait. Marc la souleva et la frictionna, afin de lui redonner un peu de chaleur. Il l'emporta dans ses bras hors du sous-bois. Sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Oriane s'installa et vit que la dauphine avait étalé devant elle plusieurs cartes disposées en croix, ce qui n'avait pour elle aucune signification.

– Voilà, dit Catherine. Regardez ça : c'est bien ce que je craignais !

– Ce que vous craigniez, Votre Altesse ?

– Oui. Le tarot<sup>1</sup> est formel : je ne suis pas enceinte, Oriane.

– Les cartes peuvent peut-être se tromper, avança la jeune fille.

– Je sors l'Ermite, recouvert de l'Amoureux, cela signifie un retard dans mes espérances doublé de quelque chose d'ambigu. En résumé, même si j'en présente les signes, ce n'est pas franc ! En face, la Maison-Dieu, qui montre bien que toutes mes aspirations vont être mises à mal, ce qui semble se confirmer par la Mort que recouvre le Pendu ! Oriane, je ne peux pas, m'entendez-vous, être enceinte avec un jeu pareil<sup>2</sup> !

– Mais comment être sûre que ce jeu concerne bien votre maternité ?

– Parce que j'ai fait un tirage là-dessus et que, de surcroît, la Mort sort par rapport à la Lune, ce qui ici est justement la carte de la maternité... Le Pendu signifie qu'une fois de plus je vais être contrariée dans mes réalisations et probablement encore la risée de toute la Cour... conclut-elle tristement.

– Je suis certaine que vous serez mère un jour, je n'en ai jamais douté ! s'exclama Oriane.

– Vous êtes aimable et votre présence est un vrai réconfort, car je sais que vous le souhaitez sincèrement.

– Je ne suis pas la seule ! Votre époux le souhaite ardemment, lui aussi !

– Certes... Mais parce qu'il ne veut pas être contraint d'épouser quelqu'un d'autre, puisque aussi bien je ne l'encombre pas dans ses amours avec Mme de Poitiers, laquelle

appelle une grosseesse de ses vœux pour asseoir son influence sur lui ! Vous voyez : je suis entourée de bonnes âmes qui ne veulent que mon bonheur, sourit Catherine avec amertume.

– Allons... Chassez ces idées noires, elles ne peuvent être bonnes conseillères.

– Vous avez raison. Entretenez-moi d'autre chose et goûtez cette merveille dont la recette vient de mon pays<sup>3</sup>, ajouta la dauphine en tendant à Oriane une part de brioche tiède et dorée qui embaumait. Et puisque nous changeons de sujet, nous allons maintenant parler de vous !

La brioche fondait dans la bouche, mais il sembla subitement à Oriane qu'elle allait avoir du mal à l'avaler.

<sup>1</sup>- Le motif plus spécifique le plus répandu du tarot français, dit « de Marseille », pourrait trouver son origine à Milan : la planche xylographiée ou « feuille Cary » de la collection Cary de l'université Yale, datée de 1500, et six cartes d'un tarot milanais du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle, trouvées à l'occasion de recherches au Castello Sforzesco à Milan, présentent des images extrêmement similaires au motif de Marseille.

<sup>2</sup>- En effet, le 9 mai 1541, le nonce avertit, depuis Amboise, le cardinal Alexandre Farnèse, secrétaire d'État pontifical, que « la dauphine [était] indisposée », et qu'il ne s'agissait donc que d'un faux espoir.

<sup>3</sup>- L'Italie rayonne dans le royaume de France à l'arrivée de Catherine de Médicis à la Cour. Ses chefs florentins font découvrir à la France noble la brioche et les biscuits à la cuiller. Mais si les gourmandises plaisent, les légumes et les féculents sont eux aussi à l'honneur : au mariage de Catherine, on sert des artichauts, légumes rares et inconnus des Français, ainsi que des pâtes (cf. *Reines et favorites de France*, Renaud Thomazo, p. 36).

## XXVII

Fontainebleau, mai 1541

Fontainebleau se transformait d'année en année sous les coups de burin et les croquis des différents artistes que mandatait le roi bâtisseur. Cette somptueuse demeure royale ramenait le prestige du trône des lys plus près de la capitale. Les châteaux grandioses n'étaient plus seulement ceux des bords de Loire, la majesté royale gagnait du terrain. Pourtant, un climat délétère régnait à la Cour. La santé fragile du roi alimentait les spéculations et renforçait les clans. Certains soirs, le teint de François se violaçait au point que l'on craignait une apoplexie. La duchesse d'Étampes, toujours soucieuse de l'avenir, c'est-à-dire du jour où le roi partirait vers l'autre royaume, n'en finissait pas d'ourdir des complots et de placer ses pions.

C'est précisément pour s'entretenir de ces affaires de la plus haute importance que le connétable avait fait porter un billet à la grande sénéchale, la priant de bien vouloir l'accompagner en promenade.

– Je vous trouve la mine bien soucieuse, mon ami. Est-ce votre cheville qui vous cause à ce point tourment ?

Vêtu d'un grand mantel de velours prune, Montmorency, immobilisé dans une chaise à porteurs, n'en avait pourtant pas perdu sa superbe.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## XXIX

### Châtelleraut, manoir de la Berlandière, juillet 1541

Les festivités duraient déjà depuis plusieurs jours. Châtelleraut, pavoisé de blasons d'argent, de lions de gueules, à bordure de sable chargée de besants d'or pour emblème de la ville et d'oriflammes d'azur aux lys d'or, bannières des rois de France, fêtait l'arrivée de son monarque autant que le mariage princier.

Les berges de la Vienne qui traversait la ville s'ornaient de moult décorations et de nouvelles rues avaient été pavées pour y installer des marchands ambulants. Chacun contribuait à la liesse générale. Le peuple aimait la fête, et tous les prétextes étaient bons<sup>1</sup>.

Au sein de la famille royale en revanche, l'ambiance était morose. Si chacun était paré de ses plus beaux atours, tout le monde redoutait un coup d'éclat de la jeune fille de treize ans que le roi avait tenue sous bonne garde à Plessis-lès-Tours et qu'il avait été obligé de faire fouetter devant son refus catégorique de consentir à ses épousailles le jour des présentations en Touraine.

Le roi se courrouçait de l'obstination de sa nièce, qui osait défier son autorité. Comment être obéi dans tout un royaume si l'on ne parvenait pas à l'être au sein de sa propre famille ? L'enjeu politique était de taille pour François : ne pas laisser

Jeanne entrer dans la famille de Charles Quint en épousant Philippe d'Espagne et asseoir par cette démonstration de force sa souveraineté sur le peuple de France. Lorsque les affaires politiques se confondaient avec les affaires familiales, la situation devenait pour le moins délicate. François adorait sa sœur et savait très bien qu'elle lui en voulait. Malade, il se sentait parfois très las.

C'est la mâchoire crispée qu'il fit son entrée en grand apparat dans le pavillon rond dressé pour la circonstance, qui ferait office de chapelle. La famille royale et la duchesse d'Étampes s'installèrent autour de lui ; les princes, ambassadeurs et cardinaux, dans les tribunes alentour.

Lorsque les grandes orgues<sup>2</sup> retentirent, chacun retint son souffle. La jeune fille venait d'apparaître à la porte, au bout du long tapis rouge déployé dans l'allée centrale. Petite et menue dans sa robe de soie d'or et d'argent, parée de bijoux sous son voile diaphane qui accentuait encore sa pâleur, elle paraissait une enfant perdue.

La musique résonnait, scandant, selon la tradition, la marche de la mariée vers l'autel.

Mais la mariée ne marchait pas.

Figée dans sa peur et son obstination, Jeanne d'Albret, princesse de Navarre, défiait devant toute la Cour, du haut de ses treize printemps, l'un des plus grands rois d'Europe.

Non, elle n'avancait pas.

Elle aurait dû, au son de cette belle musique, progresser lentement vers l'autel surélevé d'un dais d'or, où l'attendaient le cardinal de Tournon, qui devait officier, et Guillaume de Clèves<sup>3</sup>, jeune homme de vingt-quatre ans, qui lui était destiné.

Elle aurait dû obéir à son oncle, parce que ce dernier était roi de France...

Mais, frêle et tremblante sous son voile, elle ne bougeait pas.

Le roi, abasourdi devant tant d'outrecuidance, fit signe au connétable de Bourbon de s'approcher. Montmorency obtempéra, et toute la Cour le vit blêmir et presque chanceler en recevant les ordres de son souverain.

Dans un murmure de stupéfaction, on vit alors Anne de Montmorency, grand connétable de France, premier en dignité après le roi, remonter la nef et prendre de force dans ses bras, comme un paquet d'étoffes, la petite princesse de Navarre pour venir la déposer devant l'autel, aux côtés de son futur époux.

Était-ce parce qu'il se sentait outragé de voir que le roi avait choisi de traiter le premier baron de France comme un vulgaire laquais, ou bien François avait-il souhaité donner le coup de grâce à cette faveur qui avait vécu, en humiliant le connétable aux yeux de toute la Cour ?

Toujours est-il qu'Anne de Montmorency, meurtri de cet épouvantable affront, fit ses adieux à Diane et à Henri le soir même.

Il quitta le lendemain la Cour avant le chant du coq pour n'y plus reparaitre.

Le mariage de Jeanne fut célébré.

François I<sup>er</sup> avait gagné.

Mais Anne de Pisseleu triomphait.

\*

Depuis la croisée du premier étage, François, enveloppé dans un grand mantel de velours, regardait, dans les premières lueurs de l'aube, Montmorency donner ses dernières instructions à ses valets, afin que ses effets le rejoignent au plus vite.

Le connétable se retirait sur ses terres d'Écouen.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

découvertes assez intéressantes. Et à ce sujet, il me tarde d'entendre de votre bouche une autre version des faits...

Marc, qui s'apprêtait à boire du vin de noix que venait de lui servir l'échanson, reposa son gobelet d'argent.

– Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il en arquant les sourcils.

Catherine le regarda droit dans les yeux et répondit sans ciller :

– C'est tout simple : pourquoi n'avez-vous pas épousé Oriane de Vaudricourt après l'avoir déflorée, comme vous le lui aviez promis ?

1- Catherine faisait souvent des rêves prémonitoires, comme l'a consigné sa fille Marguerite dans ses écrits. Elle vit en songe la mort du roi son époux.

2- « Un jour, après la chasse, Charles Quint désira se rincer les doigts. Pendant qu'on lui versait de l'eau parfumée sur les mains, la favorite se tenait à ses côtés et lui tendit une serviette. Une bague ornée d'un énorme diamant glissa – hasard ou non ? – du doigt impérial et tomba. Mme d'Étampes se précipita pour la ramasser et la rendre à l'empereur qui la pria de garder ce joyau : “Il est en de trop belles mains pour que j'ose le reprendre”, dit-il. Ces galanteries n'étaient pas dans sa manière. En fait, ils avaient déjà conclu un pacte et ce diamant n'était qu'une avance sur le prix des services qu'il attendait de cette jolie personne. Elle eut avec l'empereur des entretiens politiques, puisqu'elle put se flatter auprès de François I<sup>er</sup> d'avoir fait avancer ses affaires de façon fort avantageuse. Elle avait, disait-elle, obtenu de Charles Quint la promesse de marier une de ses filles à ce gentil Charles d'Orléans. [...] Celui-ci donnerait en dot à sa fille le Milanais. Rien ne pouvait être plus agréable au roi. L'empereur aurait même promis à Mme d'Étampes d'octroyer au fils qui naîtrait de cette union les Pays-Bas. Ainsi Charles d'Orléans, soutenu par son impérial beau-père, pourrait disputer la couronne de France à son frère aîné » (*Catherine de Médicis ou La Reine noire*, Jean Orieux, p. 163).

## XXXII

Fontainebleau, novembre 1541

Les charrois de tous les équipements du château avaient précédé la Cour, qui regagnait Fontainebleau après plus de deux longues semaines passées sur les terres de Philippe de Chabot, amiral de Brion. Revenu en grâce auprès du roi, ce dernier avait souhaité recevoir avec faste tout ce que le royaume de France comptait de gentilshommes. Pagny et Longwy furent le théâtre de fêtes, de joutes et de parties de chasse comme en raffolait le roi. Françoise de Longwy, fille de Jeanne d'Orléans<sup>1</sup> et épouse de l'amiral, s'était montrée délicieuse dans son rôle d'hôtesse, trop heureuse de voir son époux, jadis accusé de malversations par Montmorency et le cardinal de Lorraine, retrouver sa place auprès du trône. Par sa naissance, Françoise prétendait faire partie de cette grande famille de France et avait vécu comme une injustice la disgrâce qui avait frappé son époux, qu'elle attribuait à la jalousie et à la malveillance du connétable et du prélat, lesquels avaient sans doute pris ombrage de la trop grande popularité dont jouissait l'amiral, qui gouvernait aussi la Bourgogne et la Normandie.

Chacun voyait derrière cette nouvelle faveur les œuvres de la duchesse d'Étampes qui n'aimait rien tant que les gens qui s'opposaient au connétable ou que ce dernier détestait. Le dauphin fulminait et Diane peinait à le ramener à de meilleurs

ajustements, pourtant absolument nécessaires compte tenu de sa position fragilisée à la Cour par tous les départs des gens qui le soutenaient.

Henri avait chevauché aux côtés de la voiture de la dauphine, dans laquelle se trouvait Diane. Lorsque la Cour se déplaçait, c'était une procession interminable de chariots, car tout le mobilier déménageait à la suite du roi. Tapisseries, meubles, vaisselle, coffres, effets personnels, précédaient chevaux, animaux domestiques et oiseaux, qui escortaient le monarque sous la responsabilité du grand fauconnier de France. Toute la domesticité des diverses maisons royales, chambellans, valets de bouche, échantons, chambrières, dames d'atour, secrétaire ou valet de chambre, suivaient les grands du royaume, lesquels avaient aussi leurs propres serviteurs. Le convoi se finissait par les ménestrels, les charrons et autre maréchal-ferrant attachés à la suite du roi. Le château que l'on laissait était vidé de son mobilier et de ses tentures, entretenu par quelques personnes chargées d'y vivre à l'année. Cet immense cortège pour le moins spectaculaire était salué le long des routes et dans les villages par les paysans, qui jetaient leur chapeau en l'air au passage du souverain. Partout, on essayait d'apercevoir la maîtresse royale, que le peuple n'aimait guère, raison pour laquelle Anne d'Étampes préférait voyager à litière fermée.

Diane, ramassée sous ses couvertures, une chaufferette<sup>2</sup> à ses pieds, avait trouvé le temps long. La traversée de la Bourgogne lui avait paru interminable. Elle était heureuse de savoir qu'elle dormirait ce soir en ses appartements de Fontainebleau, un château que toute la Cour appréciait depuis que le roi y faisait sans cesse de nouveaux aménagements et que les galeries s'embellissaient au fil des mois de chefs-d'œuvre des plus grands artistes du temps.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Enfin, vous ne veniez pas pour cela. Donc, vous avez parlé avec Saint-Herray et avez dissipé cette horrible méprise, c'est fort belle chose.

– Il vient de m'offrir ce sautoir de perles à fermail d'or pour nos accordailles, voyez comme il est joli !

– Très élégant, en effet. Il va nous falloir aussi nous occuper de votre oncle. Les barons ne peuvent agir de la sorte, c'est une tromperie inadmissible !

– J'espère qu'il paiera pour le tort qu'il m'a fait. Car sans vous...

– Il paiera, n'ayez crainte. Mais nous avons décidé avec Saint-Herray que vous deviez d'abord être mariée, afin d'être sous sa protection.

– Oh, vous aviez parlé de cela aussi ? Je vois que tout était entendu... remarqua Oriane avec une pointe de dépit.

– Il vous aime profondément, Oriane et, croyez-moi, vous avez beaucoup de chance. Vous serez très heureux ensemble, c'est à n'en pas douter. Il est très douloureux pour une femme de devoir accepter la putain de son mari. Je suis sûre que le ciel ne vous réserve pas cela. Profitez de ce bonheur qui s'offre à vous, ne gardez des épreuves que vous avez traversées que la force qu'elles ont pu mettre en vous. Pour le reste, ne vous retournez pas.

Oriane prit les mains de la dauphine et s'agenouilla sur le carré de velours posé à ses pieds, à même les faïences.

– Madame, vous êtes sage et vous êtes bonne. Le peuple pourra s'enorgueillir d'avoir un jour une reine comme vous !

– S'il plaît à Dieu que je monte sur le trône... répondit sourdement Catherine.

1- Paul III.

2- Ce que l'on appellera le concile de Trente, du nom de la ville qui va l'accueillir, devait débiter le 22 mai 1542. Paul III avait publié la bulle d'indiction qui en marquait l'ouverture, en réponse aux demandes formulées par Martin Luther dans le cadre de la Réforme protestante. Mais la guerre retardera considérablement les choses, et la première séance ne se tiendra que le 13 décembre 1545 en la cathédrale de Trente. Étala sur dix-huit ans, ses vingt-cinq sessions couvriront les pontificats de Paul III, de Jules III, de Marcel II, de Paul IV et de Pie IV, et auront pour cadre trois villes. Il gardera cependant le nom de concile de Trente et marque, selon l'historienne Régine Pernoud, « la coupure entre l'Église médiévale et l'Église des temps classiques ».

## XXXV

### Palais du Louvre, août et septembre 1542

Le royaume de France retenait son souffle.

La Cour réduite qui demeurait aux côtés de la reine Éléonore et de la dauphine Catherine vivait dans l'attente des nouvelles en provenance d'Artois, de Gueldre<sup>1</sup>, du Luxembourg, du Roussillon et du Piémont, autant de fronts où François I<sup>er</sup> menait ses offensives. En cette fin du mois d'août, la chaleur était écrasante et les rares orages d'été ne parvenaient pas à laver les ruelles encombrées de détrit<sup>us</sup>. L'air vicié de Paris était étouffant tant la puanteur qui s'élevait du sol stagnait sur la ville. Pas une brise ne dissipait les relents nauséabonds des seaux d'aisances que l'on vidait chaque matin par les croisées. Les effluves écœurants émanant du quartier des tanneurs semblaient planer sur l'ensemble des rues.

Seules les maisons sur pilotis<sup>2</sup> bénéficiaient de la relative fraîcheur de l'eau, quand le bassin qui en fermait l'entrée ne retenait pas, parmi ses herbes, les immondices que charriait la Seine.

Catherine attendait avec impatience le départ vers les châteaux de la Loire, où la vie serait plus paisible et l'air plus respirable. Les tensions entre les femmes demeurant au Louvre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## XXXVIII

Chambord, mars 1543

Tout de noir vêtu, le sieur Fernel, médecin de son état, était penché sur l'entrejambe de la dauphine, qu'il étudiait soigneusement.

– Voilà... Voilà, voilà, voilà.

– Voilà quoi ? demanda la dauphine, impatientée.

– Voilà rien, justement, Votre Altesse. Votre anatomie extérieure est en tout point conforme aux exigences de la nature. Il va me falloir maintenant vous examiner plus avant, afin de déterminer si votre matrice est convenablement tournée... S'il vous plaît ! dit-il en faisant un signe à la servante pourvue d'une aiguière d'eau chaude qu'elle lui versa sur les mains.

Catherine prenait son mal en patience et ne bougeait pas. Elle était prête à tous les sacrifices si cela pouvait lui permettre de devenir enfin mère. Lorsque le dauphin lui avait fait part de ses exigences, elle n'avait pas sourcillé ni émis la moindre objection, se contentant de répondre « comme il vous plaira, mon ami », en épouse obéissante et dévouée. Mais cet examen long et pénible lui paraissait assez mortifiant si l'on considérait que, son époux ayant déjà engrossé une autre femme malgré son vit tordu, c'était chez elle que l'on cherchait l'organe contrefait.

La dauphine gémit lorsque Fernel poussa l'examen plus avant dans son ventre. Elle souffrait en silence, attendant la sentence.

L'homme de l'art semblait concentré, presque inspiré. Soudain, il retira sa main, prit le spéculum<sup>1</sup> et approcha la chandelle en se penchant. Satisfait, il retira l'engin qu'il posa dans un bassinnet de cuivre, fit signe à la servante, qui lui lava de nouveau les mains, et se releva.

– Vous pouvez rajuster votre toilette, madame. Il faut que je m'entretienne avec vous en présence du dauphin.

– Qu'on envoie quérir monseigneur, intima Catherine à sa femme de chambre, qui sortit promptement.

Quelques instants plus tard, le dauphin faisait son entrée dans les appartements privés qu'il partageait dorénavant avec sa femme.

– Monseigneur, je viens d'examiner consciencieusement madame la dauphine, et il me faut aborder avec vous un sujet quelque peu délicat.

Le dauphin prit un siège et s'assit en avalant un biscuit aux épices posé dans un compotier.

– Je vous écoute. De quoi s'agit-il ? La dauphine serait-elle souffrante ?

– Non point, monseigneur, c'est juste que... votre épouse et vous-même n'êtes pas... en harmonie.

– Plaît-il ?

Catherine reçut la phrase en plein cœur. Qu'Henri et elle ne forment pas un couple harmonieux, elle ne le savait que trop. Mais, anxieuse, elle se demandait bien ce que le praticien cherchait à expliquer.

– Eh bien, voilà.

Fernel se racla la gorge.

– Votre vit, monseigneur, présente un attribut singulier : comme vous le savez, son orifice se trouve non point au bout, mais en dessous...

– Oui, oui, bon. Nous avons connaissance de cela, c’est de la dauphine dont je suis venu m’enquérir, puisque aussi bien cette distinction ne m’a point empêché de procréer ! s’impatenta le dauphin.

– Certes, monseigneur, certes. Cependant, dans le cas de votre union avec madame, cette... singularité se conjugue avec une particularité chez la dauphine.

– Qu’y a-t-il d’anormal ? demanda Catherine, inquiète.

– Votre anatomie intime, madame, présente une forte déclinaison en son fondement, de sorte que lors de vos ébats conjugaux, la semence de votre époux ne parvient jamais à la matrice, mais tombe dans cette cavité et... se trouve expulsée par la suite.

– Ah, ça ! s’écria le dauphin, qui mesurait le nombre de fois où il avait payé de sa personne en vain. Mais que faut-il donc faire ?

– Composer avec la nature, monseigneur.

– Comment l’entendez-vous ? demanda Henri, ébahi.

– Vous avez souligné que vous aviez déjà procréé. Je gage que vous n’avez point oublié dans quelles circonstances cette enfant a été conçue !

– Bien sûr, mais... balbutia le dauphin.

– Eh bien, vous adopterez les mêmes façons avec votre épouse ! répliqua Fernel d’un air convenu, ce qui fit rougir le dauphin. Et prenez garde d’être bien allongé sur elle pour ne point compromettre l’entreprise.

Catherine ouvrait de grands yeux et gardait le silence. Si Henri semblait avoir compris les recommandations médicales, elle n’y entendait rien.

Lorsque le médecin se retira, elle regarda son époux, embarrassé, d’un air interrogateur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

afin que la nouvelle parvienne dans toutes les chancelleries ! Dans quelques jours, l'Europe entière saura que la couronne de France attend son héritier et, dès que vous aurez mal au cœur, les ambassadeurs en seront avertis !

– J'entends bien, mais...

– Alors ne réagissez pas en enfant capricieuse et admettez que Diane, qui ne nous veut que du bien, s'en soit réjouie autant que nous. Loin de lui en faire reproche, vous devriez la remercier des bons soins qu'elle vous a prodigués en vous adressant au docteur Fernel !

Catherine soupira, vaguement soulevée par une nausée qu'elle ne sut attribuer à sa grossesse ou à la réaction presque infantine de son époux, qui ne savait jamais distinguer la manœuvre derrière le beau geste dès qu'il s'agissait de Diane. Catherine comprit que si l'arrivée de cet enfant lui permettait d'asseoir sa position de future reine de France à la Cour, elle ne ferait pas de Diane un personnage de moindre importance dans la vie du dauphin. Pire encore, elle entendit Henri lui murmurer doucement :

– Je vous remercie, ma mie, de tous les efforts auxquels vous avez consenti pour que ce miracle soit possible. Aussi, soyez assurée que je ne vous importunerai plus jusqu'à votre délivrance.

Henri s'approcha et baisa chastement le front de sa femme. Catherine tenta de dissimuler son trouble en se servant une tasse de lait, essayant désespérément de ne pas trembler.

– Maintenant, portez-vous bien et prenez soin de vous, poursuivit Henri, radieux. Aucune extravagance, m'entendez-vous ? Et je vous interdis de descendre le moindre escalier sans qu'il n'y ait auprès de vous une escorte.

La dauphine sursauta.

– Henri, vous n'êtes pas sérieux ?

– Si fait, madame. Tant d’efforts ne peuvent être réduits à néant. Le royaume entier attend un prince, vous ne devez courir le moindre risque. Je vous verrai plus tard : je vais annoncer la nouvelle au roi mon père. Peut-être nos relations s’en trouveront-elles embellies... N’hésitez pas à me faire savoir si vous désirez quelque chose, je m’emploierai au mieux à vous satisfaire.

Catherine le regarda prendre congé, glacée de la tête aux pieds. Ce dont elle avait tant rêvé, ce qu’elle espérait le plus au monde advenait enfin, et cela se muait en cauchemar. Non seulement son époux ne la visiterait plus, consacrant plus de temps encore à sa maîtresse, mais en plus elle devait renoncer à la chasse, aux promenades et se trouver flanquée en permanence d’une escorte chargée de veiller sur elle. Elle avait l’impression que les barreaux de la cage, fût-elle dorée, se resserraient autour d’elle. Et c’est dans un état de prostration et d’angoisse qu’Oriane, qui venait aux nouvelles, la trouva, agenouillée dans son oratoire.

1- Le système de Copernic se démarquait radicalement des théories en vigueur à son époque, car il reposait sur une conception ancienne oubliée : l’héliocentrisme. D’après le géocentrisme, qui primait alors, la Terre était censée être immobile au centre de l’Univers, tous les astres tournant autour, théorie largement soutenue par l’Église, avec laquelle Copernic aura des ennuis. Seule une dizaine de chercheurs lui apportèrent leur appui, dont les plus célèbres étaient Galilée (1564-1642), qui n’est pas contemporain de Copernic, Léonard de Vinci (ses correspondances privées font état de messages codés) et l’astronome allemand Johannes Kepler. Galilée, fervent défenseur de la théorie copernicienne, sera condamné par un tribunal ecclésiastique en 1633. Il faudra attendre le XVII<sup>e</sup> siècle pour voir se réconcilier la plupart des savants européens grâce à la mise en place de la mécanique céleste d’Isaac Newton.

2- *Des révolutions des sphères célestes*, traité achevé en 1530 et publié par un imprimeur de Nuremberg très peu de temps avant la mort du savant. Cet ouvrage est l’œuvre majeure de Copernic.

3- L’amour d’Henri pour Diane ne s’est jamais démenti. Mais à cette époque, après les conseils du docteur Fernel, il semble que plusieurs ambassadeurs aient témoigné du fait que le dauphin était « fort content » de son épouse au lit et accomplissait le devoir conjugal avec plaisir.

4- On ne parle d’aboiements pour ces chiens de grande vénerie qu’au moment de l’hallali sur pied, lorsque l’animal tient tête à la meute. Sinon, on évoque leurs « cris ».

## XLI

### Fontainebleau, août 1543

Henri avait vu juste. La grossesse de la dauphine de France, attendue depuis tant d'années, fut un choc pour l'Europe entière. On patienta jusqu'à l'été<sup>1</sup>, afin d'être bien sûr d'éviter toute déconvenue, et François lança ses chevaucheurs sur les routes poudreuses du royaume. Partout dans les villages, les villes et les hameaux, on but à la santé des héritiers des Lys, et des messes d'action de grâces furent célébrées pour que tout se déroulât au mieux jusqu'à la délivrance de la future reine.

François I<sup>er</sup> exultait.

Cet événement n'était pas familial, il était politique. Chacun priait pour que l'enfant fût un garçon, puisque la loi salique interdisait à femelle de monter sur le trône. Philosophe, le roi répétait à l'envi que le couple avait « trouvé des accommodements » et que le garçon viendrait bien un jour, même s'il fallait commencer par une fille. Sa Majesté avait la preuve que sa bru était féconde et c'était tout ce qui importait. Catherine était moins sereine et n'osait envisager pareille déception. Elle ne serait la future reine de France qu'en devenant mère de celui qui gouvernerait le royaume un jour. Une fille ne lui serait d'aucune utilité. Au fur et à mesure que sa taille s'épaississait, chacun y allait de son pronostic : si elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lequel venait de faire savoir qu'il ne souhaitait pas continuer la guerre, faute de moyens.

– Voilà une fort bonne nouvelle ! s'exclama Catherine.

– Mon époux, Altesse, me fait part du mécontentement du dauphin qui était largement, selon ses dires, en mesure d'anéantir l'armée impériale et de profiter de son avantage pour obtenir une victoire tout à fait à sa portée. Or depuis le 18<sup>4</sup>, la paix est signée. À ce qu'il semble, la duchesse d'Étampes aurait fait hâter la chose...

– Ah, ça ! s'écria Diane, qu'est-ce que cela cache encore ?

Catherine et Oriane se regardèrent, interdites de voir Diane, d'habitude si maîtresse d'elle-même, perdre ainsi son calme.

\*

La Cour ne tarda pas à apprendre les sombres dessous de toute l'affaire<sup>5</sup>, et cela fit grand bruit, divisant davantage encore les deux clans.

Le 22 septembre, la duchesse d'Étampes, triomphale, quitta Paris aux côtés de la reine Éléonore pour rejoindre le duc Charles à Bruxelles où les attendaient de somptueuses festivités. Anne y avait fait son entrée dans la litière de la reine.

Les conseillers du parlement du royaume étaient tout aussi scandalisés que le dauphin<sup>6</sup> et, si le parlement de Toulouse protesta contre le traité, celui de Paris dut par deux fois se faire rappeler à l'ordre par le roi avant de l'enregistrer. Le dauphin, qui devait encore lutter contre les Anglais du côté de Boulogne, demanda pourtant au roi son père le remplacement de l'amiral d'Annebaut comme général en chef par quelqu'un de plus expérimenté. Comme à l'accoutumée, le roi, vieillissant et

malade, se rendit à l'avis de sa redoutable maîtresse qui accusa Henri de vouloir subrepticement faire revenir en grâce le connétable de Montmorency sur les conseils de la grande sénéchale. François se fâcha, et ce qui était une crise politique se mua en conflit familial. Le roi, furieux, chassa Diane de la Cour en l'absence du dauphin, retenu en Picardie.

Catherine assistait, silencieuse et attentive, à toutes ces intrigues, ces luttes de pouvoir et ces guerres d'influence. Atterrée, elle aussi, par les manigances de la duchesse d'Étampes, elle saluait tout de même la Providence, qui venait de la débarrasser, pour un moment, de la dame d'Anet, consignée sur ses terres.

\*

La dauphine rejoignit Fontainebleau pour y attendre son époux, laissant le prince François aux bons soins de ses nourrices au château de Blois. Oriane ne voulut point se séparer de sa fille et emmena toute sa suite. Dans la grosse voiture aménagée qui les conduisait par les chemins cahoteux, Catherine regardait souvent dormir la petite Henriette dans les bras de sa mère. Ce bonheur-là non plus ne lui était pas permis. Trop d'obligations officielles l'attendaient à Paris. Le petit prince grandissait normalement, mais ne paraissait pas aussi robuste que sa sœur de lait, aussi Henri et Diane avaient-ils décidé que l'air du val de Loire lui serait plus clément pour l'hiver qui s'annonçait. Le cœur gros, la jeune mère avait dû quitter son enfant, sans doute pour plusieurs mois. Ainsi en allait-il des rejetons royaux : ils n'étaient guère élevés par leurs parents.

Et la dauphine n'était pas au bout de ses déconvenues. Arrivée à Fontainebleau, on lui fit part de la visite du prince de Salerne, Ferdinand de San Severino. Ce dernier, jadis allié de l'empereur, venait de rompre définitivement avec son ami d'hier et souhaitait se fixer en France. La dauphine, qui tuait le temps en versifiant en grec et en latin, fut heureuse d'accueillir cet hôte charmant à la voix de velours, qui ravit ces dames de ses ballades napolitaines et espagnoles qu'il accompagnait à la guitare<sup>7</sup>.

Lorsque enfin Henri revint de Boulogne, où le conflit anglo-français continuait de faire rage, Catherine se rendit vite compte que, loin de lui manifester la moindre tendresse, son époux était irascible et de fort méchante humeur. Elle avait tant rêvé de l'avoir pour elle, alors que Diane demeurait consignée à Anet, que sa déception fut immense. Henri lui reprocha tout d'abord de s'amuser, d'être légère, de chanter et de rire, alors que la guerre ensanglantait toujours le royaume. Catherine se le tint pour dit et cessa de paraître aux soirées données en l'honneur du prince de Salerne. Mais bien vite, la dauphine comprit que les raisons de la disposition maussade de son époux se trouvaient ailleurs. Henri ne supportait plus l'absence de Diane, et Catherine en eut la confirmation lorsque, n'y tenant plus, il se décida à aller parler au roi, afin d'obtenir un retour en grâce de la grande sénéchale.

François, épuisé à l'idée d'avoir à affronter le courroux de sa maîtresse, refusa.

Et par un matin glacé du début de décembre, alors que la neige était tombée toute la nuit, Catherine, le cœur serré, vit s'éloigner la voiture qui emmenait Henri vers Diane.

Laissant son épouse à ses travaux littéraires, le dauphin rejoignait la dame de son cœur à Anet.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

triple inhumation marquait le commencement solennel et officiel du règne d'Henri II.

La gorge nouée, Catherine regarda descendre les dépouilles royales dans le caveau béant<sup>3</sup>. Pour la première fois retentit sous les voûtes de la basilique le cri rituel : « Le roi est mort... Vive le roi Henri deuxième de ce nom, par la grâce de Dieu roi de France, à qui Dieu donne bonne vie et longue ! »

La nouvelle reine releva la tête et se figea.

Diane l'observait.

Catherine soutint son regard, mais la grande sénéchale ne daigna pas baisser les yeux devant sa souveraine.

Il y avait deux reines en ce royaume.

\*

Rentrée au palais, Catherine fulminait.

– Vous rendez-vous compte ? Elle m'a défiée devant tous les princes du sang, devant toute la Cour ! enragea-t-elle.

– Je comprends votre colère, Majesté, répondit Oriane qui brodait, assise près de la croisée. Mais j'ai bien peur qu'il ne faille composer désormais plus encore que naguère avec Mme de Poitiers. Notre nouveau roi s'appuie sur elle. Mon époux m'a expliqué que les deux personnes fortes du pouvoir sont ce jourd'hui la dame de Poitiers et le sieur de Montmorency.

– La lutte entre ces deux-là promet d'être âpre ! gronda la reine. Deux ambitieux de la pire espèce ! À propos d'ambition, savez-vous ce qu'il va advenir de la duchesse d'Étampes ?

– Mon époux a eu pour mission avant none de lui ordonner de se retirer sur ses terres de Bretagne.

Oriane posa son ouvrage pour aller ouvrir la croisée et demeura un instant à prendre le frais en se gardant des rayons du

soleil pour ne pas gâter son teint.

– Les gens de la duchesse ont d’ores et déjà été jetés dehors : Tournon, Annebaut, Longueval, Polin de La Garde, Bayard, Duval... Et il y en aura d’autres !

– Et les nouveaux en cour prennent leur place. On dit par contre que Philippe de Cossé-Brissac, le mari de la duchesse d’Étampes, est très en faveur auprès de Mme de Poitiers, car il a accepté de tenir sa femme séquestrée au fin fond de sa province<sup>4</sup> !

La jeune femme respira à pleins poumons, puis se retourna pour écouter Catherine qui faisait les cent pas.

– Ce qui est honteux, c’est d’avoir repris à la dame d’Heilly<sup>5</sup> tous les bijoux que lui avait offerts le roi François pour les donner à Diane ! Le peuple de Paris n’aimera pas cela<sup>6</sup> !

– Il gronde déjà, Majesté, répondit doucement Oriane.

– Depuis qu’on l’a rappelé au conseil, Montmorency a été confirmé dans ses fonctions de grand maître de la maison du roi et réinvesti dans son gouvernement de Languedoc. Et comme si cela ne suffisait pas, il va être fait duc et pair !

– Il en a toujours été ainsi... soupira Oriane. Ceux qui ont le bonheur d’avoir la faveur du roi sont comblés de bienfaits...

– Il faut qu’Henri se méfie, car cela peut susciter de la rancœur chez les autres grands du royaume, remarqua Catherine.

– Si j’en crois ce que je vois, le roi réussit à équilibrer les privilèges consentis au clan Montmorency avec ceux de la maison de Lorraine. L’archevêque de Reims<sup>7</sup>, tout comme son frère, François de Guise, sont très attachés à votre époux, Majesté.

– Il est vrai, et la grande sénéchale y veille personnellement ! Depuis les noces de sa fille avec le duc d’Aumale<sup>8</sup>, elle réunit en ses appartements tout ce petit monde pour des soupers qui sont de véritables conseils privés !

– Diane souhaite tempérer de son influence celle du connétable, cela semble évident...

– La seule à n’avoir que deux cent mille livres et le droit de se taire est la reine de France... rétorqua Catherine avec aigreur. Vous n’imaginez pas tout ce que le roi octroie à cette...

– On parle même de Chenonceau... avança Oriane d’une petite voix.

– Comment ?! hurla Catherine. Mais Chenonceau est un bien inaliénable de la couronne !

– Le roi a pourtant chargé monsieur mon mari de s’occuper de cette affaire, Majesté. J’ai pu obtenir cette information en suppliant mon époux, qui ne souhaitait pas s’en ouvrir à moi, au demeurant.

– Chenonceau !... souffla Catherine, abasourdie, en se laissant choir sur une cathèdre. Je n’y puis croire... Ce n’est pas possible ! Moi qui aime tant ce domaine !...

Elle regarda Oriane, incrédule.

– Faudra-t-il que cette femme me prenne tout ?

[1](#)- Paroles recueillies au chevet du roi.

[2](#)- Moulé par François Clouet.

[3](#)- Le 24 mai 1547.

[4](#)- Elle y vécut encore de nombreuses années, oubliée de tous, dans la religion protestante. On ignore la date exacte de sa mort.

[5](#)- Rappel : Anne de Pisseleu, duchesse d’Étampes, était aussi dame d’Heilly.

[6](#)- En effet, les libelles contre la rapacité de Diane et des Guises circulaient dans Paris.

[7](#)- Charles de Lorraine.

[8](#)- Claude de Lorraine épousa Louise de Brézé, la fille de Diane, au lendemain de l’avènement d’Henri.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marquisat et d'augmenter vos revenus annuels. Vous devenez donc, cher Marc et chère Oriane, marquis et marquise de Saint-Herray.

– Votre Majesté nous honore. Merci, sire, murmura Oriane en s'inclinant.

– Merci, Votre Altesse, reprit Marc.

Catherine, crispée, attendait que vienne la disposition qui concernait la grande sénéchale. Qu'allait encore inventer son époux pour accroître la fortune de sa maîtresse et asseoir un peu plus son pouvoir ? Le verdict tomba :

– Notre bon vouloir est que la comtesse de Poitiers soit nommée duchesse de Valentinois. Ainsi madame, dit-il à l'adresse de la reine, sera-t-elle l'une de vos quatre suivantes qui ne vous quittent jamais, avec Mmes de Montpensier, de Nevers et de Saint-Pol.

Catherine fut atterrée de cette nouvelle. Non seulement Diane devenait princesse souveraine et avait le droit de lever des impôts – ce dont elle ne se priverait pas ! –, mais elle allait dorénavant suivre la reine comme son ombre. Abasourdie, elle entendit le roi poursuivre :

– Elle recouvrera le comté de Saint-Vallier que l'on avait confisqué à monsieur son père, en dédommagement du tort qui lui a été fait, et recevra les fiefs de Valentinois et de Diois<sup>1</sup>.

– Mais... ces fiefs relèvent du Dauphiné et ne peuvent donc appartenir qu'à un prince de sang<sup>2</sup> ! rétorqua Catherine en s'efforçant au calme.

– Il est vrai, et je vous félicite, madame, vous qui êtes florentine, de si bien connaître à présent nos usages ! sourit le monarque avec condescendance. Mais il n'est rien qui ne puisse être changé, et je suis le roi. Ainsi en ai-je décidé.

Henri marcha vers la cheminée et tendit ses deux mains vers l'âtre pour les y réchauffer. Oriane et Marc, scandalisés,

n'osaient souffler mot.

– Bien, je suppose que nous en avons fini, lâcha Catherine en se levant.

– Un instant encore, madame. Vous savez que j'ai chargé, depuis le 3 avril, M. Philibert de L'Orme, mon architecte, de l'inspection des bâtiments royaux de Fontainebleau, Villers-Cotterêts, Yerres et Madrid, au bois de Boulogne...

– Et puis ? demanda Catherine, méfiante.

– La duchesse de Valentinois a besoin de se rendre à Chenonceau et à Anet pour entreprendre elle aussi des travaux sur ses domaines...

– Je pense que nous pourrons nous passer de sa lumineuse présence pour un temps, rétorqua Catherine, acide.

Henri feignit de ne pas relever l'allusion :

– Je souhaiterais que le marquis et la marquise de Saint-Herray l'accompagnassent dans ce voyage qui, je l'espère, ne nous privera pas trop longtemps de nos amis.

Catherine se figea.

– Est-ce vraiment indispensable ? Mme de Saint-Herray me rend bien des services... tenta la reine qui ne voulait pas voir s'éloigner sa confidente.

– Vous demanderez cela aux dames de votre maison. Il est inconcevable que la duchesse de Valentinois voyage seule, et j'ai toute confiance en M. de Saint-Herray. Vous ne souhaitez pas, je suppose, séparer des époux si nouvellement mariés, ma chère !

– Bien. Puisque je vois que tout est arrangé, murmura Catherine d'une voix lasse.

– Vous partirez dès après demain, reprit Henri à l'intention d'Oriane et de Marc.

– Il en sera fait selon votre volonté, Majesté. S'il n'y a rien de plus pour vous complaire, permettez-nous de nous retirer, ajouta Marc que la situation commençait à agacer.

– Je vous en prie. Je vous revois demain matin, Saint-Herray. Bonsoir, marquise.

– Majestés... souffla Oriane en faisant sa révérence avant de reculer vers la porte.

Catherine, muette, indignée et meurtrie une fois de plus, ne pouvait articuler un mot. Elle aurait aimé n'être touchée que dans son orgueil de reine, elle l'était malheureusement aussi dans son amour de femme. Car malgré l'attitude révoltante d'Henri, elle continuait de lui vouer un attachement sans limites<sup>3</sup>.

Henri, satisfait, se noyait dans le regard reconnaissant de Diane qu'il venait à nouveau de combler. Se tournant vers la reine, il lui asséna le coup de grâce :

– Je pense, madame, que vous devez être bien lasse après cette longue journée. Je dois moi-même évoquer quelques affaires d'importance avec Mme de Valentinois. Il serait donc séant que vous vous retiriez. Je vous souhaite une agréable nuit.

Catherine demeura debout, considérant son mari, hébétée. À cet instant, elle réalisa que Diane ne s'était pas levée et la contemplait, assise sur sa cathèdre, d'un air satisfait.

– Ne craignez rien, je me retire. Cependant, il faut encore que Mme de Poitiers apprenne qu'une duchesse se doit de saluer sa souveraine. Tel est l'usage dans toutes les cours d'Europe ! Mais peut-être cela aura-t-il aussi été changé ?

Diane, maligne, se leva d'un bond, ne laissant pas au roi le temps de répondre et de la désavouer.

– Non point, madame, je m'apprêtais à vous souhaiter à mon tour une excellente nuit, rétorqua-t-elle en pliant légèrement le genou dans ce qui pouvait passer pour une révérence.

Catherine tourna les talons, satisfaite de cette petite victoire, et sortit, sans un regard à son époux. Dans le vestibule, elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le soir même, dans la chambre rouge du château de Saint-Germain, que l'on avait attribuée à sa dame d'honneur dans les appartements de la future dauphine de France, des ahanements et des cris retentirent, étouffés par le velours des courtines. La peau laiteuse, les seins généreux et la croupe cambrée de lady Fleming enflammèrent les sens du jeune souverain. Protégé par la surveillance discrète du connétable, Henri vint la rejoindre les jours suivants, ivre de désir, et la besogna avec ardeur.

Au matin du douzième jour, un chevaucheur envoyé par les Guises partit pour Anet.

\*

Il faisait nuit noire dans le vestibule qui menait aux appartements de Marie Stuart. Matines venaient de sonner lorsque la porte s'entrouvrit avec prudence. Sans un bruit, le roi se glissa hors de la pièce, Montmorency sur les talons. Apparaissant soudain comme un fantôme, sépulcrale dans sa longue robe blanche et noire, se tenait la duchesse de Valentinois, raide et pâle, l'air courroucé.

Montmorency se tassa.

– D'où venez-vous, Henri ? glapit-elle.

– Mais, ma mie...

Diane explosa.

– Il n'y a ni « mais » ni « mie ». Ce qui se passe dans ce château est une abomination ! Vous osez ! Vous osez, Henri, salir la réputation de la future dauphine de France, la jeune princesse que doit épouser votre propre fils !

– Je...

– Que dira-t-on de cette pauvre enfant lorsqu'on saura que c'est une catin qui est en charge de sa vertu et de son

éducation ? Y avez-vous seulement songé avant de vous conduire comme le dernier des pourceaux ? hurla-t-elle.

– Diane, je vous en prie... murmura Henri, pétrifié, redevenu l'enfant qu'il était jadis devant la grande sénéchale. Diane...

– Moi qui arrange un mariage digne de votre prestigieuse dynastie, une union avec l'une des princesses les plus convoitées d'Europe, moi qui me sacrifie et me tue à la tâche pour que rayonne votre gloire, pour que l'on vous respecte aux quatre coins du royaume, voilà ! Voilà comment vous me remerciez ! Tout cela est indigne, indigne, m'entendez-vous !

L'assemblée, médusée, assistait à cette scène étrange et insolite, mesurant, si besoin était, l'immense pouvoir de Diane sur Henri, lequel ne savait que dire pour calmer les foudres de sa déesse, saisi d'effroi à l'idée qu'elle puisse se refuser désormais à lui ou, pire encore, quitter la Cour devant pareil affront. Cette perspective épouvantable l'aida à se reprendre :

– Personne n'en saura rien, ma mie, je vous en fais serment. Cette lamentable histoire sera sans conséquence et n'a d'ailleurs aucune importance. Je vous implore de me conserver votre estime et d'oublier, comme nous tous ici, ce que vous avez vu ce soir.

Dissimulée dans l'ombre, Catherine écoutait cette altercation, navrée de voir son époux à ce point repentant, mais bien aise de l'infortune de sa pire ennemie. Cette dernière reprit la parole :

– J'espère que cette histoire demeurera ce qu'elle est : une saillie sans lendemain ! Il en va de la réputation de la future dauphine et de toute la maison de France. Quant à vous, monsieur le connétable, je m'étonne que vous ayez si peu à cœur les intérêts et la gloire de votre roi !

Anne sentit un filet d'eau glacée ruisseler entre ses omoplates. Cette phrase marquait son humiliante défaite. Le

connétable préféra s'abstenir de répondre, subodorant que Diane l'achèverait plus sûrement encore s'il s'opposait à elle.

– Diane, je vous en prie, pardonnez-moi, reprit Henri.

Cruelle, la déesse lâcha un « nous verrons, j'en ai assez pour ce soir », qui laissa Henri désespéré, avant de tourner les talons et de disparaître dans la galerie. Son regard croisa celui de Catherine qui n'avait pas perdu un mot de tout cet échange. Les deux femmes se jaugèrent un instant.

Les yeux de Diane flamboyaient de colère.

Ceux de Catherine brillaient de malice.

\*

Assise par terre au milieu de ses jupes étalées en corolle autour d'elle, Oriane jouait avec un chaton. Ce dernier, d'un poil gris et duveteux, courait après une petite bobine que la jeune femme avait attachée à un ruban.

– Dieu qu'il est mignon ! s'écria Catherine en entrant. Je ne vois pas ici-bas animal plus attendrissant et gracieux qu'un chaton !

– Majesté ! s'exclama Oriane en tentant de se relever pour faire sa révérence, gênée, comme sa souveraine, par sa grossesse avancée.

– Restez, restez, sourit Catherine. Dans l'état où vous êtes, vous voilà dispensée de salutations. Je suis moi-même très lasse, il fait si lourd...

– Je pense que l'orage ne tardera en effet pas à éclater, constata Oriane en regardant le ciel à travers la croisée.

Catherine alla se caler dans l'embrasement de la fenêtre, sur le banc sculpté dans le mur, appuyant avec soulagement contre la pierre fraîche son dos endolori par son ventre pesant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'un faste élégant, d'une architecture raffinée, convenant parfaitement aux besoins des deux amants.

À partir de l'ancien manoir de Louis de Brézé, l'époux de Diane, qui affectionnait jadis ce domaine en raison de la proximité des forêts de Dreux, de Roseux et de Normandie dans lesquelles il adorait chasser, l'architecte du roi, Philibert de L'Orme, avait conçu un bâtiment imposant, mais d'une grande sobriété, rappelant le modèle antique cher à la Renaissance. Des travaux colossaux de terrassement, puis d'assèchement des marais, avaient précédé la construction à proprement parler de plusieurs étages, d'un système de conduites d'eau et d'égouts, ainsi que la mise en chantier d'admirables jardins. Diane avait tenu à conserver l'ancien corps de logis, aussi le vieux manoir se tenait-il à présent enchâssé dans sa nouvelle demeure. Une deuxième aile avait ensuite été ajoutée à l'édifice, ainsi qu'une chapelle.

Appartements de Diane, du roi, salle des fêtes, salons de réception, galeries, rien ne manquait à ce splendide château dans lequel Henri se sentait chez lui. Statues, orangeries et fontaines contribuaient à en faire un domaine somptueux qui s'annonçait par le faste incommensurable de son portique d'entrée<sup>1</sup>. Entrelacs de pierres au chiffre de la duchesse, cette immense arche célébrait la gloire d'une Diane chasseresse.

Lorsque Diane et Henri franchirent le portique, le cerf qui surplombait le vantail donna l'heure, tandis que les chiens aboyèrent. Cette fantaisie, un système d'automates imaginé par l'architecte de L'Orme, amusait beaucoup le roi.

Diane arrêta sa monture et attendit que l'on vienne lui apporter la petite escabelle de bois qui lui permettait de descendre. Elle gagna la galerie à grandes enjambées et se retourna, radieuse, vers Henri en retirant ses gants parfumés.

– Alors, mon cher ? Que pensez-vous de ce dernier galop ? Vous n’êtes point parvenu à me rattraper !

– Je n’en disconviens pas, ma douce, mais vous n’êtes point parvenue non plus à me devancer !

Diane éclata de rire, laissant apercevoir ses jolies dents, petites perles de nacre parfaitement alignées<sup>2</sup>.

– Touchée ! admit-elle. Je reconnais que vous me suiviez d’assez près...

Henri la prit dans ses bras et la serra contre lui.

– Je vous veux toujours assez près de moi, en effet...

– Allons, allons ! Un peu de sérieux, sire, sourit-elle. Nous avons à parler !

– Et de quoi voulez-vous que nous devisions quand il fait si beau et que la ruelle de votre lit nous appelle...

– Plus tard, Henri. Écoutez-moi.

Le roi la lâcha à regret en soupirant.

– Fort bien. De quoi vouliez-vous m’entretenir qui ne pût ainsi être différé ?

– De Chenonceau, répondit Diane en le regardant droit dans les yeux.

La duchesse de Valentinois avait repris le domaine de Limours que l’on avait confisqué à la duchesse d’Étampes, à qui François I<sup>er</sup>, son amant, l’avait jadis offert. Si le cadeau l’avait contentée, Diane avait eu par contre tout le loisir de méditer sur la grandeur et la décadence des favorites, puisqu’elle s’était elle-même acharnée à ruiner la maîtresse du feu roi.

Toute gloire étant éphémère, la grande sénéchale s’appliquait à s’enrichir, tout en assurant toujours ses arrières. Une bataille juridique qui devait lui attribuer définitivement le château de Chenonceau avait débuté, car, même si ce domaine lui avait été

donné en mémoire des « grands et recommandables services » rendus par son défunt époux à la couronne, il appartenait de façon inaliénable au patrimoine royal par donation d'Antoine Bohier, son propriétaire.

La reine avait espéré qu'il ne fût pas possible de faire don de cette propriété qu'elle affectionnait elle-même tout particulièrement et s'était, une fois n'est pas coutume, vivement opposée au roi.

L'espoir lui était revenu quand certains légistes, à leur tour, lui avaient emboîté le pas pour résister, arguant du fait que le financier Bohier, ayant cédé le château en donation à François I<sup>er</sup>, n'avait consenti à le faire qu'à la condition que ce bien ne quittât jamais le domaine royal.

Chenonceau ne pouvait donc légalement plus être offert à quiconque.

Las ! C'était méconnaître l'opiniâtreté de la duchesse de Valentinois qui, par une sorte de tour de magie, obtint de faire casser la donation conclue par le feu roi. Chenonceau sortit ainsi des fiefs royaux et fut de fait réattribué à son ancien propriétaire, obligeant ce dernier, de nouveau en dette envers la couronne, à vendre très vite son bien aux enchères. Plusieurs acquéreurs se présentèrent qui furent éconduits, et Diane racheta le tout pour la somme de cinquante mille livres... payées sur la cassette du roi. L'opération rondement menée conduisit donc Henri II à acheter un domaine... qu'il possédait déjà !

Les dents grincèrent à la Cour, mais enfin, depuis peu, officiellement, Chenonceau appartenait à Diane.

– Eh bien, ma dame ? En quoi cet acte de propriété vous inquiète-t-il encore ? N'avons-nous point triomphé de tous nos fâcheux ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

promise. Élisabeth se maria donc par procuration, sans connaître celui qui partagerait sa couche. Mais l'événement était de taille et les festivités s'annonçaient nombreuses, d'autant qu'une autre noce renforçait encore cette alliance franco-espagnole : la sœur d'Henri, Marguerite, épousait le duc de Savoie, un des plus brillants lieutenants de Philippe II. Cette double célébration donnait l'occasion à la France de faire montre de ses richesses et d'honorer ses hôtes.

On avait dé pavé la rue Saint-Antoine et construit la tribune royale aux abords de la Bastille, sur une esplanade. Partout, des oriflammes et des drapeaux aux couleurs très vives claquaient au vent. Des odeurs de miel chaud et de cannelle<sup>1</sup> caressaient les narines, les marchands ambulants s'étaient installés pour le lendemain, chacun cherchant à tirer profit de l'affluence qui ne manquerait pas d'envahir les places et les venelles. Parades à cheval, voltiges, combats d'épée, la ville serait le théâtre de toutes sortes de jeux. Jongleurs, ménestrels, acrobates, bateleurs et montreurs d'ours créaient des attroupements qui augmentaient la presse. Des jarres remplies de fleurs jalonnaient le parcours du cortège où la foule se masserait pour être au plus près des événements. La chaleur était intense, et le ciel orageux. Le vent rabattait des senteurs de crêpes et de biscuits, qui se mêlaient au fumet des viandes rôties que l'on arrosait de lard fondu. Des étalages de melons d'eau bordaient les ruelles et quelques tonneaux de vin, alignés sur des tréteaux, n'avaient pas attendu le son des cloches annonçant la fin de la messe pour être mis en perce.

Sans doute le ciel déverserait-il des cataractes cette nuit, mais le soleil brillerait de nouveau le lendemain.

Dans les écuries, de toutes parts, on s'affairait à apprêter les chevaux, à tresser leurs crinières, à vérifier les caparaçons, à

fourbir les armures et les heaumes. Tout devait être prêt pour le grand tournoi.

Dans ses appartements du Louvre, toujours sombres malgré le beau soleil de juin qui ne filtrait pas par les croisées trop étroites, Catherine se rongeaient d'inquiétude. Une angoisse sourde la taraudait, elle lisait et relisait la prédiction de Nostradamus, lequel lui avait confirmé que le roi serait particulièrement en danger dans sa quarantième année. Une peur irrationnelle la tenaillait, que même les lectures d'Oriane ne parvenaient à circonscrire. Elle se coucha bien tard, non sans avoir une nouvelle fois interrogé les astres. La dernière vision que Catherine eut avant de souffler sa chandelle fut la phrase « puis mourir mort cruelle » qui terminait le quatrain inscrit sur le vélin de la main même de Nostradamus, que Catherine avait posé à son chevet.

Dans la nuit, les cris de la reine de France résonnèrent sous les plafonds lambrissés. Elle s'éveilla en sueur lorsque sa dame d'atour, qui logeait non loin de sa garde-robe, se précipita dans sa chambre.

– Majesté ! Que se passe-t-il ? Souffrez-vous ?

– Non point. Allez quérir la marquise de Saint-Herray, je vous prie.

Quelques instants plus tard, vêtue d'une longue robe de chambre damassée, Oriane pénétrait dans les appartements de sa souveraine.

– Vous m'avez mandée, Majesté ?

– Oriane... J'ai vu le roi, son visage ensanglanté ! C'est pour demain, j'en suis sûre ! Il ne faut pas qu'il combatte à ce tournoi ! Je vous en prie ! Dites à votre époux d'essayer de le convaincre, moi, il ne m'écouterait pas, dit-elle dans un sanglot.

– Calmez-vous, madame... Il en sera fait selon vos désirs, je parlerai à M. de Saint-Herray, je vous le promets, murmura Oriane d'une voix apaisante.

– J'ai vu cette joute en songe. Henri va y mourir ! Il avait le visage en sang !

La femme de chambre apporta une nouvelle chemise de lin fin, car celle que portait la reine était trempée de sueur.

– Là... reposez-vous, madame. Mon époux parlera au roi... Mais après tout, ce n'est peut-être qu'un cauchemar... tenta prudemment Oriane.

– Il a eu quarante ans il y a trois mois, deux astrologues m'ont dit qu'il perdrait la vue ou serait tué. Je fais ce rêve depuis des années et, la nuit dernière, il s'est précisé. Oriane, vous devez me croire !

La jeune femme regarda sa souveraine, dont les traits trahissaient une indicible angoisse. Comment trouver les mots qui l'apaiseraient, quand elle semblait si sûre de ses présages ? ... Oriane proposa de demeurer auprès d'elle pour attendre la levée du jour, ce que la reine refusa.

La jeune femme regagna ses appartements, troublée.

Se pouvait-il que le destin funeste du roi fût en marche ?

\*

## Paris, le 30 juin 1559

Après cette nuit agitée durant laquelle Catherine n'était pas parvenue à se rendormir, elle avait, comme prévu, gagné la tribune royale, entourée du dauphin, de son épouse Marie, de Diane, des autres dames de la Cour et des grands dignitaires ou gentilshommes qui ne combattaient pas. Malgré les supplications de la reine, le roi était apparu, paré d'une armure

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- , *Henri II*, Fayard, 1985.
- , *Diane de Poitiers*, Fayard, 2009.
- Collectif, « Chenonceau », *Connaissance des arts*, préfacé par Alain Decaux, de l'Académie française, 1993.
- , *Le Château de Chambord*, Éditions du patrimoine, 1998.
- , « Le Château d'Amboise », *Connaissance des arts*, 2006.
- , *Châteaux de la Loire*, Éditions Valoire-Estel, 2007.
- , *Petite encyclopédie des rois de France*, Hachette, 2007.
- , *Les Grandes Énigmes de l'histoire de France*, Larousse, 2008. — , *Le Château d'Anet*, guide de la visite.
- COLLOMBET (François), *La Route des châteaux de la Loire, La Vallée des reines*, Éditions du Huitième Jour, 2006.
- CRAVERI (Benedetta), *Reines et favorites, Le Pouvoir des femmes*, Gallimard, 2009.
- DECKER (Michel DE), *Diane de Poitiers, Reine d'amour et de beauté*, Pygmalion, 2002.
- DENIZEAU (Gérard), *Châteaux*, Larousse, 2008.
- DUFRESNE (Claude), *Les Reines de cœur*, Bartillat, 2000.
- GALL (Jean), *Catherine de Médicis*, PUF, coll. « Figures et plumes », 2010.
- GAUVARD (Claude), CORNETTE (Joël), FUREIX (Emmanuel), *Souverains et rois de France*, Chêne, 2008.
- GOURCUFF (Isabelle DE), FORGET (Francis), *Chambord*, Éditions du patrimoine, 2010.
- HAMON (Philippe), *Les Renaissances, 1453-1559*, Belin, 2009.
- LAGARDE (André), MICHARD (Laurent), *Le XVI<sup>e</sup> Siècle*, Bordas, coll. littéraire, 1978.
- LA GUETTE (Pierre-Gabriel DE), DÉCENEUX (Marc), *La Noblesse en France, Son histoire, ses règles, son actualité*, Éditions Ouest-France, 2002.
- LANG (Jack), *François I<sup>er</sup> ou Le Rêve italien*, Perrin, 1997.

- MELCHIOR-BONNET (Sabine), *L'Art de vivre au temps de Diane de Poitiers*, NiL éditions, 1998.
- MORAND (Simone), *Cuisine du temps jadis, Moyen Âge et Renaissance*, Éditions Ouest-France, 2007.
- NOTTER (Annick), *Le Château de Fontainebleau*, Éditions Artlys, 2009. ORIEUX (Jean), *Catherine de Médicis ou La Reine noire*, Flammarion, 1998.
- OURSEL (Hervé), CRÉPIN-LEBLOND (Thierry), *Musée national de la Renaissance, Château d'Écouen*, RMN, 2006.
- PICON (Guillaume), BOUDOYAN (Katia), *Le Petit Livre des rois de France*, Chêne, 2009.
- PIGAILLEM (Henri), *Claude de France, première épouse de François I<sup>er</sup>, mère de Henri II*, Pygmalion, coll. « Histoire des reines de France », 2006.
- POLETTE (René), *Châteaux de la Loire*, Éditions Ouest-France, 2008.
- PONTAVICE (Gilles DU), PONTAVICE (Bleuzen DU), *La Cuisine des châteaux de la Loire*, Éditions Ouest-France, 2008.
- REY (Alain), *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, nouvelle édition 2006 (première impression en 1998), en trois volumes.
- REYNAUD (Élisabeth), *Chenonceau, Le Château des plaisirs*, Éditions Télémaque, 2009.
- RIPERT (Pierre), *Les Grandes Amours de l'histoire de France, De l'Antiquité à nos jours*, De Vecchi, 2006.
- RUPPERT (Jacques), DELPIERRE (Madeleine), *Le Costume français*, Flammarion, 1996.
- SAINT BRIS (Gonzague), *François I<sup>er</sup> et la Renaissance*, Le Livre de Poche, 2010.
- SFRAMELI (Maria), *Les Fastes des Médicis*, Gallimard, coll. « Découvertes », 2010.

- SOLNON (Jean-François), *Catherine de Médicis*, Perrin, 2009.
- THIEFFRY DE WITTE (Francine), *Le Mobilier des châteaux de la Renaissance à l'Empire*, Éditions Ouest-France, 1999.
- , *L'Art de vivre dans les châteaux à la Renaissance*, Éditions Ouest-France, 2000.
- THOMAZO (Renaud), *Reines et favorites de France*, Larousse, coll. « Les Documents de l'histoire », 2010.
- WANEGFFELEN (Thierry), *Catherine de Médicis, Le Pouvoir au féminin*, Payot, coll. « Biographie », 2005.
- WENZLER (Claude), *Architecture du château Renaissance*, Éditions Ouest-France, 1999.

## Les romans

- BENZONI (Juliette), *Le Roman des châteaux de France*, Plon, 1986.
- FERRAND (Franck), *La Régente noire*, Flammarion, 2007, tome I. —, *Les Fils de France*, Flammarion, 2008, tome II.
- , *Madame Catherine*, Flammarion, 2009, tome III.
- KALOGRIDIS (Jeanne), *La Reine de l'ombre*, Presses de la Cité, 2010.
- NOBÉCOURT (Dominique), NOBÉCOURT (Jérôme), *Le Chemin de Nostradamus*, JC Lattès, 2007.

## Sources diverses

[www.louvre.fr](http://www.louvre.fr)

[www.rmn.fr](http://www.rmn.fr)

## Remerciements

Un grand merci à Vladimir Fédorovski qui a cru en mon livre. Son soutien m'est précieux.

Je remercie toute l'équipe des éditions du Rocher pour son accueil chaleureux et son professionnalisme.

Mes remerciements et toute ma gratitude vont à Séverine Legrand pour la qualité de son travail et la richesse de nos échanges. Une belle rencontre !

Merci à l'historienne Simone Bertière qui m'a envoyé des documents passionnants, fruits de ses recherches sur Fontainebleau.

Je remercie vivement Denis Gombert et Camille Messina pour leur lecture attentive de mon manuscrit.

Merci à Matthias Battestini et Michèle Vermersch pour les marques de leur amitié.